

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2607

SAMEDI 11 FEVRIER 1893

Prix du Numéro : 75 centimes.

ABONNEMENTS

FRANCE

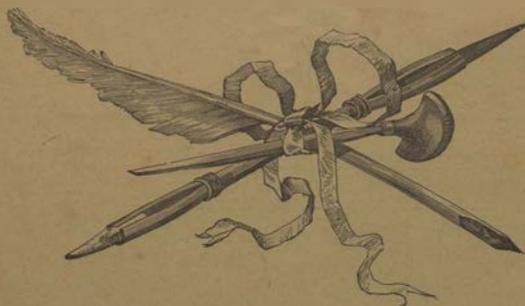
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGERIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

AVIS RHUM ST-JAMES de provenance authentique
 LE CELEBRE
 Plantations de St-James, se vend exclusivement en bouteilles carrées.

Fruit laxatif rafraichissant
TAMAR INDIEN GRILLON
 très agréable à prendre contre
CONSTIPATION
 Hémorrhoides; Bile, Manque d'appétit, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant
 PHARMACIE E. GRILLON, 28, rue Grammont, Paris.
 Boîte : 2.50

VIENT DE PARAITRE
ALMANACH DE « L'ILLUSTRATION »
 51^e ANNÉE Pour 1893 51^e ANNÉE
 L'Almanach de L'ILLUSTRATION pour 1893 forme un Bel Album grand in-8°, magnifiquement illustré.
 En vente aux bureaux de L'Illustration.
 Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-poste ou mandat-poste.

HYGIÈNE DE LA FEMME
 On ne doit se servir pour cet usage (lotions, etc.) que d'un produit sérieux ayant fait ses preuves; aussi recommandons-nous le **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF**, que ses remarquables propriétés antiseptiques, microbicides et cicatrisantes, ont fait admettre dans les Hôpitaux de la Ville de Paris, prouvé irrécusable de ses qualités saluaires.
 La Flacon 2^e, les 4 Flacons 10^e. DANS LES PHARMACIES. SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS.
DAVIS La plus parfaite machine à coudre américaine. La seule à entraînement vertical. La meilleure pour la famille et l'atelier. Dépôt dans les meilleures maisons de province. Agence centrale: M^{me} V. ANDRÉ, 18, Bd Sébastopol, 18, Paris.

CACAO VAN HOUTEN UNIVERSELLEMENT RECONNU
 COMME **MEILLEUR ET MOINS CHER**
 QUE TOUS LES **CHOCOLATS**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Je demande à passer devant un jury le filous !
 — Hein ?
 — En vertu du principe que nul ne peut être jugé que par ses pairs !

La tour Eiffel se voilant la face pendant le procès de son papa.

— Jeune homme... j'ai mangé dans mon temps les mêmes haricots que vous, et je n'ai jamais écrit aux journaux pour me plaindre !
 — En ce temps-là, vous ne faisiez aucun de ces exercices physiques qui quadruplent l'appétit !

— Comment! vous accepteriez de ne pas être rééligible ?
 — J'y suis bien forcé... je suis certain de ne pas être réélu !

LAIT PUR STÉRILISÉ Marque déposée
 C^e G^e DES LAITS PURS
 18, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, PARIS
 Fournisseurs exclusifs de tous les Hôpitaux de Paris
 Dépôts: 25, r. Montmartre.
 Et Principales Pharmacies et Epiceries. **GALLIA**

DIABÈTE SUCRE EDULCOR Le seul autorisé par les autorités médicales.
OBÉSITÉ Donne l'illusion du Sucre de Canne et n'en a pas les inconvénients. 2^e la 3^e 100 doses, 28, r. Rochechouart, Paris
DIABÈTE

Extrait Beauté
 DU DOCTEUR **JOHN EVANS**
 41 Avenue de l'Opéra
 PARIS

PURETÉ DU TEINT rendu et conservé par le
LAIT ANTEPHÉLIQUE
 ou Lait Candès
 DATE DE 1849
 10, St-Denis, PARIS, et chez Parf. et Coif.

Vente, Achat, Location
 de **PROPRIÉTÉS** (Paris & Province)
 INDICATION GRATUITE
D'APPARTEMENTS
 OFFICE CENTRAL
 15, Boulevard des Italiens, 15, PARIS.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils Mécaniques
 Pour Malades et Blessés
DUPONT FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.
 Fournisseur des Hôpitaux
 à Paris, 10, Rue Hautefeuille (au coin de la Rue Serpente)
 PRÈS L'ÉCOLE DE MÉDECINE
 Les plus hautes récompenses aux Expositions Françaises et Étrangères.
 Sur demande envoi des catalogues.
AUTOMOTEUR avec Garde-Robe
 Bouchon se retirant sous le siège.
 Téléphone

VIN de VIAL
 AU
 QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus COMPLET des RECONSTITUANTS
 VIAL, 14, r. Bourbon, L'UN, et toutes pharmacies

AUTOCOPISTE NOIR Imprimez vous-même Circulaires, Dessins, Musique, Photographie
 50,000 APPAREILS VENDUS. — SPÉCIMENS FRANCO.
 C^e FRANÇAISE de l'AUTOCOPISTE, 9, Boul. Poissonnière, Paris.

DELETTREZ 50 Gros Rue d'Enghien
AMARYLLIS du JAPON PARFUM NOUVEAU
DELETTREZ 50 Gros Rue d'Enghien

GRUBER & C^o BRASSERIES A STRASBOURG ET MELUN
 BOCK-ALE: 70 c. la Bouteille — 55 c. la 1/2 Bouteille.
 CONSERVE: 80 c. la Bouteille — 30 c. la 1/2 Bouteille.
 Vente en plus, 25 cent. remboursés à la reprise.
 LIVRAISON A DOMICILE
ORIZA-LYS PARFUM EXQUIS POUR LE MOUCHOIR.
 Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 44, Place de la Madeleine.

OFFICE DES INVENTIONS NOUVELLES
BREVETS D'INVENTION
 Directeur, A. GOOD, Ingénieur des Arts et Manufactures
70, rue de Rivoli (place de l'Hôtel-de-Ville) Paris
 (précédemment, 28, rue de Lyon)
 Marques de fabrique. — Dépôt de Modèles. — Dessins industriels. — Traductions techniques en toutes langues.
 Vente et Achat de Brevets d'Invention. — Cession de licences
PRIX TRES MODERES
 Représentation aux Expositions. Exploitation d'inventions nouvelles.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 cent.

SAMEDI 11 FÉVRIER 1893

51^e Année. — N° 2607



LES NOUVEAUX CARDINAUX FRANÇAIS. — Cérémonie de la prestation du serment, à la Nonciature.



Il y a eu, à Zante, un tremblement de terre et vingt mille malheureux campent dans la plaine, leurs logis ayant été renversés. Croyez-vous que Paris, qui cependant a bon cœur, s'en émeuve beaucoup? Ce qui est loin ne semble pas vrai. Les malheurs à distance ne sont que des demi-malheurs. Et puis le roman d'aventures qui continue à se dérouler et qui intéresse les Parisiens de 1893 autant que les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue captivaient les Parisiens de 1844, ce roman absorbe un peu l'attention, malgré tous ses rabâchages et toutes ses longueurs.

M. Zola, l'académicien de 1900, avait beau jeu jadis à fulminer contre le roman-feuilleton qui, disait-il, n'existe pas. La preuve qu'il existe, ce roman à événements et à sensations, c'est que nous en vivons matériellement un, au jour le jour, avec surprises, complications, duels, machinations, dialogues et tableaux dignes d'un mélodrame de l'Ambigu. C'est à croire que la plupart des personnages de ce roman n'existent pas et que Cornélius Herz n'est que le nom de guerre de quelque fantastique compère.

Il existe si bien pourtant que M. Gladstone se sert très habilement de l'aventure pour nous refuser d'entrer en conversation sur ce brûlant sujet : l'évacuation de l'Égypte. C'est même très politique et très anglais, cette façon de répondre :

« Nous ne voulons pas compliquer vos ennuis pour le moment. Ne parlons point de l'Égypte, par courtoisie, si vous le voulez bien! »

On n'est pas plus galant ni plus net. Et le petit khédive, qui n'aime point l'Angleterre, s'ennuie un peu de cette aimable et puissante protection qu'étend sur lui la Grande-Bretagne. Quand il passa par Paris, lors de l'Exposition de 1889, il disait gaiement, le petit khédive :

— Dans la pension où j'étais, en Suisse, je ne m'ennuyais pas parce qu'il y avait beaucoup d'Anglais!

— Votre Altesse les aime donc?

— Au contraire. Plus il y en avait, plus on se battait avec eux, et c'était cela qui m'amusait!

Maintenant le petit pensionnaire devenu souverain a autour de lui plus d'Anglais encore qu'il n'en rencontrait dans l'institution suisse; mais il ne peut s'amuser à se battre. Il faut obéir et le khédive regrette sans doute le bon temps où à Genève il avait le droit de faire de la politique internationale à coups de poing. M. Gladstone aujourd'hui ne le permettrait pas, ni sir Charles Dilke, protecteur du petit vice-roi.

La question d'Égypte cède, du reste, le pas à la question des *Petits Salons*, pour nos Parisiens. Voici l'heure des expositions multiples : exposition des aquarellistes, exposition de l'*Epatant*, exposition des *Inquiets*. Les inquiets sont des jeunes gens préoccupés des colorations subtiles et savantes.

Quant aux aquarellistes, vous connaissez leur exposition de cette année pour avoir vu leur exposition de l'année dernière ou des années précédentes. Les mêmes noms aimés, presque les mêmes œuvres. C'est élégant, attirant, distingué. C'est toujours, comme dit Pierrot, un peu la même chose. On salue ces aquarelles et ces aquarellistes comme de vieilles connaissances aimables et qu'on a grand plaisir à retrouver. Une fois l'an, ce n'est pas abusif.

Quadrilles, qui vient de mourir, fut en son genre une sorte d'aquarelliste de la littérature. Il avait de l'esprit, un esprit très fin, légèrement compliqué. Il cherchait l'*humour* comme d'autres cherchent le trait. Au théâtre, il avait réussi. Je me rappelle qu'il donna, avec Alphonse Daudet, à l'Odéon, un petit drame sentimental très agréable, la *Dernière idole*, et, à la Comédie-Française, l'*Œillet blanc*.

Ces pièces sont signées Ernest Lépine. *Quatrelles* était le pseudonyme de cet homme d'esprit qui fut, lui aussi, secrétaire particulier et collaborateur du duc de Morny. C'était un causeur charmant. Ils se font rares, les causeurs qui causent.

Nous avons des bavards, des orateurs, des conférenciers. Mais les causeurs, les vrais, où sont-ils?

La hâte que nous avons de vivre, l'heure tardive des dîners, la précipitation avec laquelle on se retire après le café et le cigare feront que la causerie

mourra, comme les bleus et les télégrammes téléphoniques supprimeront l'art si français et si exquis de la correspondance. On n'écrira plus de lettres. On trace à peine de petits billets. On s'envoie des télégrammes fermés. M^{me} de Sévigné correspondrait aujourd'hui par *tube*, et adieu M^{me} de Sévigné!

La censure, qui n'est pas M^{me} de Sévigné, a fait reparler d'elle, ces jours passés. La pièce que M. Léon Hennique donne à l'Odéon, l'*Argent d'autrui*, a été un moment retenue par les bureaux et une autre pièce, où l'on fusillait, paraît-il, les grévistes dans la coulisse, l'*Automne* de MM. Paul Adam et Gabriel Mourey, a été définitivement interdite au Vaudeville.

— Les affaires, c'est l'argent des autres, dit un des personnages de Dumas fils dans la *Question d'Argent*.

L'*Argent d'autrui* de M. Hennique est la mise à la scène de ce mot profond. Il s'est trouvé, et l'on a trouvé que la comédie, écrite bien avant les scandales du Panama, semblait fustiger spécialement les *panamistes*. Mais il faut bien avouer que l'état social révélé par le procès actuel et les interrogations de la commission d'enquête n'était un secret pour aucun Parisien avisé.

On a donc rendu l'*Argent d'autrui* à M. Hennique et les successeurs de Turcaret ont pu être fustigés, en scène, comme du temps de Lesage lui-même. M. Zola aurait beau jeu à refaire son livre sur l'*Argent*. Mais il est tout à son roman intitulé *Lourdes*, et à ses polémiques académiques. On connaît sa dernière profession de foi :

— Du moment qu'il existe une Académie en France, je dois en être.

C'est la carte forcée.

Je voudrais savoir si Pierre Loti a voté pour lui, ce Pierre Loti qui raille si fort le naturalisme dans son discours de réception. Pierre Loti, pour le moment, triomphe partout, et Paris est *japonisé* par lui. *Madame Chrysanthème* d'un côté, *Papa Chrysanthème* de l'autre, *Pêcheurs d'Islande* bientôt au Grand-Théâtre. Nous avons vu, en chair et en os le fameux frère Yves, le matelot de l'officier qui aime tour à tour *Aziyadé*, *Rarahu*, et les femmes voilées de la Kasbah.

Les *mathurins* sont à la mode. J'en ai vu jusque dans les quadrilles du dernier bal de l'Opéra.

Pour le renouveler et le rajeunir, ce pauvre bal de l'Opéra, on fait ce qu'on peut, et voici qu'on va nous donner un *Veglione* chez M. Garnier, comme à Nice et comme au Palais-Royal. Un *Veglione*! Ce carnaval du Midi, fête des yeux, symphonie de couleurs, avec la mer bleue pour décor, l'admirable toile de fond de la Méditerranée! Si l'on pouvait, pour notre carnaval parisien, nous donner l'illusion, le fantôme de ce beau rêve, ce serait exquis! On aurait Nice à portée de la main, sans quitter son *home*, et la surprise serait divine. Mais est-il bien aisé d'organiser un *Veglione* à Paris? C'est beaucoup déjà que de l'essayer, et les amis des mascarades ne perdent point leur temps, cette fois. Voici qu'on a déjà procédé à l'élection de la reine des blanchisseuses pour le prochain défilé de la mi-carême. On se rappelle combien la reine de l'an dernier prit au sérieux son rôle, et de quel air parfaitement majestueux elle saluait son peuple, cette Majesté d'un jour! Et la foule! Avec quel respect elle contemplait cette souveraine éphémère et déjà rogne!

C'était à douter du sentiment républicain de tous ces spectateurs accourus pour regarder une reine de lavoir.

Cette année, la reine des blanchisseuses, — la seule reine qui aura régné en France pendant une année! — s'appelle Eugénie Petit. Elle est blonde, elle est jolie, et elle habite à la Glacière. Oh! la chanson sinistre de Bruant!

Il vient d'tomber comme un César,
Comme un prince du sang, comme un czar,
On l'a crevé la semaine dernière,
A la Glacière!

C'est de ce coin de Paris que descendra, poétique et un peu frêle, la reine de la mi-carême. Si frêle même, cette jolie M^{lle} Eugénie Petit, que les électeurs ont trouvé prudent de lui adjoindre une vice-reine, blonde aussi, très jolie aussi, M^{lle} Gueux.

On la chantera aussi, cette reine d'un jour, comme on chantonne tout et c'est même un curieux symptôme que cette renaissance de la chanson en pleine période tourmentée et anarchique. Les Yvette Guilbert, les Félicia Mallet, les Eugénie Buffet (une chanteuse terriblement canaille mais extrêmement drôle), les Balthy, ont leurs admirateurs en leur genre. Le bon ton est de chanter la *gigolette* et de

se présenter en robe plate, coiffée en cheveux et un foulard, volontiers rouge, autour du cou. Lorsque Félicia Mallet chante à la Bodinière, elle interprète, du moins — et avec quel art! — des compositions plus littéraires.

Mais voici qu'un chansonnier nouveau a surgi, le chantre de ces *cols bleus* dont je parlais tout à l'heure, un marin parlant la langue des marins, une sorte de Pierre Loti à refrains, avec l'argot des gens de mer — un chansonnier qui ne ressemble à aucun autre et qui fait pleurer et qui arrive, en ces courts récits, jusqu'au frisson de l'épopée. C'est Yan Nibor. Est-ce son nom? Je croirais plutôt à un pseudonyme. L'homme est grand, fortement équilibré, large d'épaules, roux et la mâchoire solide. Un fort et fier gars breton, avec des poumons d'acier. Et personne ne chanterait comme lui ses chants de mer. Il est poète jusqu'aux os. Je l'ai entendu chanter ses *Sabots de Noël* et ses *Albatros* (des albatros qui, en vue du frère matelot, dévorent un marin perdu sur un rocher); je l'ai entendu chanter devant un public de poètes décadents et symbolistes. Ces chansons eussent fait pleurer des pierres.

Mes voisins, les décadents, disaient, souriants : — Ce n'est pas de la poésie! La forme est absente!

La forme est simple, puissante, vraiment populaire. *Les Chansons de Mer* viennent de paraître chez Flammarion qui nous donne aussi, illustrée par Bombléd, une nouvelle édition de la *Mandoline*, de M. Jean Sigaux, ce patriotique et poignant volume où les angoisses de l'an 71, les souffrances et les sacrifices des soldats et des paysans, sont contés par un écrivain qui a de l'âme et un patriote qui a la foi. Vraiment, ce sont là de bons livres.

Mais qui lit maintenant quelque chose en dehors des plaidoiries de M. Barbois ou de M. Waldeck-Rousseau? Le procès de M. de Luna, la réforme de l'orthographe, le ballet *La Maladetta*, sont oubliés, paraissent subalternes. Autrefois on eût prêté la plus grande attention à cette question posée par un journal :

Quelle est la comédienne de Paris qui s'habille le mieux? — Et c'est à peine si l'on s'est aperçu du point d'interrogation.

Pourtant les réponses ont été curieuses. Unaniment on a répondu : M^{lle} Bartet.

Et, en effet, M^{lle} Bartet est le type absolu de la distinction. Puis les votes se sont portés sur M^{lle} Brandès, sur M^{lle} Marguerite Caron et sur M^{lle} Yahne. Voilà donc les quatre actrices qui passent pour s'habiller le mieux à Paris.

On a oublié M^{me} Caron, si exquise de ligne, M^{me} Raphaële Sisos si gracieuse et si fine, et M^{lle} Muller, qui jouait si gentiment, l'autre jour, dans *Bataille de Dames*, le rôle que tenait jadis M^{lle} Reichenberg. A notre tour, nous demanderons à nos lectrices :

— Quelle est, à votre avis, la comédienne de Paris qui s'habille le mieux?

RASTIGNAC.

L'INSURRECTION AUX ILES HAVAI

Les événements dont l'archipel havaïen est en ce moment le théâtre préoccupent vivement l'attention publique aux Etats-Unis, en même temps qu'ils attirent celle de l'Europe. L'article suivant de notre collaborateur, M. C. de Varigny, explique clairement la situation actuelle et les faits qui l'ont amenée. Son nom est intimement lié à l'histoire de ce pays, dans lequel il a joué un rôle important. Gérant du consulat de France en 1863, au moment où Kaméhaméha V montait sur le trône, M. C. de Varigny fut sollicité par le nouveau souverain, qui avait été à même de l'apprécier lors de la négociation d'un traité avec la France, d'entrer dans son conseil comme ministre des finances. Notre compatriote accepta, sous réserve de l'autorisation du gouvernement français, autorisation que M. Drouyn de Lhuys s'empressa de lui faire tenir.

L'avènement de M. de Varigny aux affaires fut accueilli comme une provocation par le parti américain qui voyait en lui, et avec raison, un partisan résolu de l'indépendance havaïenne, un adversaire déclaré des idées annexionnistes. Soutenu par la confiance et l'amitié du roi, par les sympathies des indigènes et des Européens, M. de Varigny fit tête à l'opposition soulevée contre lui; il débuta par l'abrogation de la Constitution de 1852, œuvre du parti américain, par la convocation d'une assemblée constituante, par la promulgation d'une Constitution nouvelle. Cette tâche achevée, et non sans luttes violentes, le nouveau ministre se voua tout entier au relèvement des finances et au développement des ressources du pays. Il préconisa et encouragea la création des plantations sucrières qui, en peu d'années, portèrent au plus haut point la fortune de l'archipel. Telle

fut l'impulsion donnée par lui à cette branche d'industrie, et telle la prospérité qui en résulta, que l'opposition se rallia à lui, et qu'en 1865, lors de la mort de M. Wyllie, président du conseil, un vote unanime de la Chambre le désigna au roi pour ces hautes fonctions. Nommé ministre des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, M. C. de Varigny fut, quelques années plus tard, chargé de se rendre en Europe, comme envoyé extraordinaire, pour procéder à la révision des traités avec la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Russie. A l'issue de la guerre de 1870, il se démit de ses fonctions, nonobstant les instances du roi, et se fixa à Paris, où il consacra ses loisirs à de nombreux travaux littéraires. Sa compétence indiscutée donne à l'article que l'on va lire un intérêt tout particulier.

Les dépêches des Etats-Unis annoncent qu'une insurrection, qu'elles qualifient de révolution, vient d'éclater dans l'archipel Havaïen. Menacés dans leurs intérêts et dans leur sécurité, les résidents américains, planteurs, négociants et ouvriers ont pris les armes, déposé la reine Liliuokalani, constitué un gouvernement provisoire, et délégué à Washington une commission chargée de demander au pouvoir exécutif et au Congrès de décréter l'annexion du royaume à la grande République.

A ne considérer que l'étendue de ce royaume, dont la superficie n'excède pas 22,000 kilomètres carrés, sa population, réduite aujourd'hui à 96,000 âmes, cet événement pourrait passer inaperçu. Si l'on tient compte, d'autre part, que la situation géographique de cet archipel entre l'Amérique et l'Asie en fait un point stratégique de premier ordre, qu'il est, à proprement parler, la clé de l'Océan Pacifique du nord, que par sa richesse il est au premier rang des terres Polynésiennes, la question change d'aspect. Involontairement l'on se reporte à cinquante années en arrière, à l'époque où des événements moins graves sur un théâtre plus restreint, où l'incident Pritchard à Taïti, mettaient en question l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre, en péril le trône de Louis-Philippe.

Ce qui se passe en ce moment dans l'archipel Havaïen n'est que la résultante d'une série de faits qui remontent à la création même, au commencement de ce siècle, de ce royaume Polynésien par un sauvage de génie. Il avait nom Kaméhaméha, le « Solitaire » : jeune encore, il entreprit, lui, petit chef d'un des districts de l'île de Havaï, de réunir les îles sous un seul maître. Il fut ce maître; par les armes et la diplomatie, par la force et la ruse, il mena son œuvre à bien et fonda une dynastie sous laquelle l'archipel prospéra. Les missionnaires de Boston y importèrent le christianisme et la civilisation, les Américains le colonisèrent, la France et l'Angleterre le protégèrent et, en moins d'un demi-siècle, ce pays est devenu l'un des plus florissants de l'Océan Pacifique.

Il est un revers à ce tableau, à cet âge d'or rêvé par les poètes, réalisé dans un coin perdu de l'Océanie. Jamais conquête à la civilisation ne fut plus pacifique; jamais, proportion gardée, conquête à main armée ne coûta plus de vies. C'est, semble-t-il, une loi fatale de l'humanité; le progrès lui-même ne peut être qu'œuvre lente et, partout où sa marche est violente, nouveau char de Juggernaut il écrase les retardataires. En moins de deux ans les indigènes passèrent de l'état de nudité presque complète à l'usage des vêtements. Détail, dira-t-on. Mais dans ces deux années la dépopulation fut de plus de 50,000. Ces mêmes indigènes, aussitôt habillés, contractèrent des maladies inconnues parmi eux : la pneumonie, les bronchites, les fluxions de poitrine, firent des milliers de victimes. Le milieu climatique était changé pour eux. Ils s'enrhumaient et mouraient. Puis, le contact avec les blancs amena d'autres maladies. L'eau-de-vie, le plus terrible des poisons, la petite vérole, le plus redoutable des fléaux pour ces races tropicales, les décimèrent. En soixante-quatorze ans on compta 325,000 décès en excédent des naissances.

Dépopulation d'une part, immigration de l'autre; décroissance de la race indigène, accroissement de la race étrangère. Intellectuellement supérieure, cette dernière dirige et gouverne, du consentement de la première qui ne lui demande que de respecter son autonomie, ses institutions et son roi. Mais, par la force même des choses, cet archipel gravite dans l'orbite des Etats-Unis. L'or de la Californie, l'industrie américaine, y créent d'importantes plantations de cannes à sucre, de grands comptoirs commerciaux. Le climat merveilleux des îles attire les touristes américains d'abord, les malades ensuite. Honolulu, capitale du royaume, devient une Nîce océanique.

Sous cette double impulsion, l'agriculture se dé-

veloppe, l'exportation s'accroît. J'ai vu naître ces plantations, grandir la fortune des planteurs, décupler, centupler la richesse du pays, édifier ces opulentes villas, créer ces beaux jardins qui ont fait surnommer Honolulu le « Paradis du Pacifique. » Mais j'ai vu naître aussi les antagonismes de races, les convoitises des Américains, leurs désirs d'une annexion dans laquelle ils voyaient la consolidation de leurs richesses, l'avenir assuré. Cette annexion, ils y aspiraient déjà, mais les prétextes leur manquaient. A quel titre et de quel droit s'emparer d'un royaume qui offrait à tous les étrangers l'hospitalité la plus large, la sécurité la plus absolue? Ravir à la race indigène son indépendance, l'annexer par la violence à une race étrangère, c'était la condamner à mort.

Mon ministère fut une longue lutte contre les tendances annexionnistes. Le plus sérieux obstacle que j'opposai à ces tendances fut la Constitution de 1865. Elle retarda vingt ans la marche des événements. Ils se sont précipités depuis.

La principale cause en fut l'exagération d'une idée juste. Nulle part l'instruction publique n'est aussi libéralement répandue, aussi richement dotée qu'aux îles Havaï. On ne trouverait pas un homme ou une femme qui ne sache lire, écrire et compter, et presque tous les indigènes parlent et comprennent, outre leur langue, la langue anglaise. On voulut aller plus loin. On choisit, parmi les élèves Kanaques des écoles supérieures, les plus intelligents pour les envoyer en Europe compléter leurs études aux frais de l'Etat. Ils en revinrent riches d'un demi-savoir, dédaigneux du travail manuel, ambitieux de places et d'emplois. « Havaï aux Havaïens » fut leur mot d'ordre et ce mot d'ordre fut le signal d'une lutte de races, car, derrière eux, séduits par leur faconde, grisés par leurs promesses, les Kanaques se groupaient, et, pour triompher des résistances des blancs, envoyaient siéger à la chambre des représentants ces nouveaux venus ambitieux et impatientes.

Il eût été politique et sage de leur faire place, de les intéresser au maintien de l'ordre de choses, de les former en vue de l'avenir. On n'en fit rien; on les rejeta dans l'opposition et, ce qu'on ne leur donnait pas de suite et de plein gré, ils résolurent de le conquérir de haute lutte.

De là des troubles, facilement comprimés, mais inquiétants pour l'avenir. De là des craintes, à dessein exagérées, des plaintes, dont les journaux américains se firent les échos bruyants. L'anarchie régna à Havaï, disaient-ils, et la sécurité des intérêts américains demandait des mesures protectrices : la cession de l'embouchure de Pearl River, à quelques lieues de Honolulu, comme entrepôt naval des Etats-Unis, la présence d'un stationnaire dans le port de la capitale.

En même temps, et à la même époque, l'évolution économique des Etats-Unis sous la présidence de M. Harrison déterminait l'annulation du traité de réciprocité commerciale auquel les planteurs étaient en grande partie redevables de leur prodigieuse prospérité. Ils perdaient de ce fait le privilège de l'importation en franchise de leurs sucres dans les ports du Pacifique. Seule l'annexion pouvait leur rendre ce privilège, le convertir en droit absolu, leur assurer un monopole des plus lucratifs. Pour l'obtenir, ils saisirent la première occasion.

Un conflit législatif la fit naître. Le ministère, composé d'Américains, se maintenait avec peine dans la Chambre où l'opposition était nombreuse. Cette opposition réclamait une part plus large aux indigènes dans la répartition des emplois, un rôle moins effacé pour la royauté. Soutenus par les résidents américains, les ministres résistèrent; mis en minorité, ils refusèrent de se démettre. La reine prit parti pour la Chambre; l'insurrection éclata. Les volontaires américains prirent les armes, le stationnaire débarqua 300 hommes d'infanterie de marine, la Chambre fut dissoute, les insurgés déclarèrent la reine déchuë, proclamèrent un gouvernement provisoire et déléguèrent une commission pour demander, à Washington, l'annexion de l'Archipel.

A Washington, que fera-t-on? L'annexion suppose une cession territoriale par le souverain et les chefs; on ne l'obtiendrait que par la violence; un plébiscite de la population: les Américains seuls, ou à peu près seuls, voteraient pour, les indigènes contre, la mesure ne réunirait pas un dixième des suffrages; ou enfin une conquête à main armée: elle serait facile, mais comment la justifier?

Puis, ni les Anglais, nombreux aux îles, ni les résidents étrangers, autres que les Américains, ne souscriraient à l'annexion, non plus que les puissances

étrangères ne l'accepteraient sans protestation. En 1846, la France et l'Angleterre se sont engagées par un acte diplomatique à respecter et maintenir l'indépendance du royaume havaïen. L'une et l'autre se rendaient déjà compte de l'importance stratégique de ce royaume insulaire. Ni l'une ni l'autre ne le voulait aux mains de sa rivale. De là l'arrangement conclu et les engagements pris. Protectrices de l'archipel, ces deux puissances ont, en outre, négocié avec lui des traités qui subsistent, et, si la France n'a pas profité des avantages que ces traités lui conféraient, il n'en est pas de même de l'Angleterre qui occupe aux îles une position importante. La France n'y est représentée que par un consul-commissaire et la mission catholique. Elle n'y a ni commerce, ni nationaux, ni industrie. L'Angleterre y est représentée par un consul-général, par une mission anglicane et par 2,000 nationaux, planteurs, commerçants, importateurs, ouvriers. Elle défendra ses droits dans cet archipel, retrouvé par Cook, et dont Vancouver fut le bienfaiteur.

Pourquoi, entre la colonie anglaise aux îles et la colonie française, l'affligeante disparité qui, pendant quatorze années de séjour, fut pour moi un constant étonnement et un patriotique regret? Des nombreux résidents anglais que j'ai connus sur cette terre lointaine, tous sont arrivés à la fortune ou tout au moins à une large aisance. De Français, il n'y en avait pas. Et cependant l'on eût vainement cherché terre plus hospitalière, climat plus beau, chances de réussite plus grandes pour l'émigrant. Je l'écrivais, je ne me lassais pas de le redire, sans succès, sans écho. L'immigration française était nulle, nuls aussi notre mouvement maritime et l'importation de nos produits abandonnée aux négociants allemands.

Et depuis rien n'est changé à cet état de choses, ainsi que l'atteste l'intéressant volume sur les îles Havaï que vient de publier M. G. Sauvin. Ni la prospérité matérielle du pays ni la réussite des colons n'ont attiré un seul de nos compatriotes; nul, parmi nos négociants, n'a tenté ce qu'ont tenté avec succès dans ces îles M. C. R. Bishop, riche aujourd'hui de près de 20 millions, M. Irwin, commis, devenu dix fois millionnaire, des planteurs dont les revenus annuels dépassent 400,000 et 500,000 francs, et tant d'autres que je pourrais citer.

Nombreux, grâce au voisinage de l'Amérique, riches, grâce à leur incessante activité, les Américains tiennent le premier rang parmi ces colons étrangers. Ce premier rang ne leur suffit pas, ils demandent l'annexion. Le gouvernement et le congrès les suivront-ils dans cette voie?

Nous ne le croyons pas encore, nonobstant les dépêches qui représentent cette annexion comme inévitable. Et, tout d'abord, elle ne saurait être l'œuvre d'un jour, le résultat d'un brusque à-coup. Il y faut des formes, et aussi des formules, difficiles à trouver. Il faudrait surtout, pour le gouvernement américain, rompre en visière avec les traditionnels errements d'une séculaire politique extérieure. Quoi qu'on en dise, ce gouvernement, nonobstant la pression des politiciens et les clamours de la presse, s'est, en maintes circonstances, montré hostile aux annexions insulaires. S'il s'est enrichi des dépouilles du Mexique vaincu, s'il a, en 1848, reporté les frontières depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'aux rives du Pacifique, s'il a, par le traité de Guadalupe-Hidalgo, doublé la superficie de l'Union, ces annexions rapides, multipliées, ont toujours été des annexions continentales. La *Manifest Destiny* des Etats-Unis, telle que l'a définie James Monroe, consiste à s'étendre dans l'Amérique du nord et à l'absorber. Mais ni la tentation de s'emparer de Cuba, située à ses portes, sentinelle du golfe du Mexique, clé des bouches du Mississipi, ni les tentatives souvent heureuses des flibustiers pour lui donner la « Perle des Antilles » n'ont pu déterminer le gouvernement de Washington à étendre la main sur cette terre si proche. Or 700 lieues de mésentente Honolulu de San-Francisco. Virtuellement l'archipel s'américainise; les capitaux et le commerce en font une dépendance de l'Union; la race indigène décroît et la race américaine la remplace; les Etats-Unis ont donc les avantages de l'influence prédominante sans les charges et les risques qu'entraînerait l'annexion. Aussi longtemps qu'aucune autre puissance n'essaiera de prendre possession de cette terre océanique, nous inclinons à croire qu'ils n'en feront rien eux-mêmes. Au cas contraire, d'importants événements s'accompliraient et, dans cette Océanie que l'Europe se partage ainsi qu'une succession ouverte et impatientement attendue, la grande république américaine prendrait pied.

C. DE VARIGNY.



ROME. — Cérémonie de la bénédiction des agneaux offerts au pape, le 21 janvier, par les chanoines de Saint-Jean de Latran.



L'ALIMENTATION DE PARIS EN EAUX DE SOURCE. — Construction des réservoirs de Saint-Cloud, destinés à emmagasiner l'eau de la Vigne.



VERDI

A l'heure où paraîtront ces lignes, un fait artistique, qui prend toute l'importance d'un événement, se sera produit sans doute en Italie : le théâtre de la Scala de Milan, qui est assurément la première scène lyrique de la Péninsule, aura offert à son public la première représentation de *Falstaff*, le nouvel ouvrage avec lequel Verdi, à l'âge de près de quatre-vingts ans, ne craint pas d'affronter une fois encore le jugement de ses compatriotes. Cet ouvrage est le vingt-sixième que l'on doit au vieux maître qui reste la gloire et l'honneur de l'Italie contemporaine, et qui, à cinquante-trois ans de distance, revient ainsi sur la scène où s'effectuèrent ses débuts dans la carrière de compositeur dramatique. C'est, en effet, le 17 novembre 1839 que le futur auteur de *Rigoletto*, de *la Traviata* et d'*Aïda* donna à la Scala son premier opéra, *Oberto, conte di San Bonifazio*, et il y a, me semble-t-il, quelque chose de touchant à voir ce vieux combattant, après tant de batailles livrées, après tant de victoires obtenues, rentrer une fois de plus dans la lice et exposer une œuvre nouvelle à l'appréciation de la critique et du public. Il me paraît aussi que c'est une occasion heureuse d'envisager et de résumer, dans leur ensemble, la vie et la carrière du seul vrai grand maître dont l'Italie puisse aujourd'hui s'enorgueillir.

J'étonnerai sans doute quelques lecteurs en leur apprenant que Verdi est né citoyen français. C'est qu'en effet sa naissance remonte au 10 octobre 1813, c'est-à-dire à une époque où l'Italie se trouvait sous la domination française. Le village de Roncole, où il vit le jour, pauvre village à peine peuplé de deux cents habitants, dépendant de la commune de Busseto et situé sur le territoire de l'ancien duché de Parme, faisait alors partie du département du Taro, lequel prenait son nom d'un torrent qui coule à peu de distance de la ville même de Parme. L'acte de naissance de l'auteur d'*Aïda*, que j'ai publié naguère, fut donc rédigé en français par l'adjoint au maire de Busseto dont il porte la signature, et il offre cette particularité, inconnue jusqu'ici, que l'enfant dont il enregistrait la venue au monde reçut les prénoms de Joseph-Fortunin-François. De ces trois prénoms, Verdi n'a conservé que celui de Joseph, en l'italianisant, bien entendu, et en en faisant Giuseppe.

Il serait difficile de trouver une origine plus modeste et plus humble que celle de Verdi. Son père était locandiere, c'est-à-dire qu'il tenait à Roncole une pauvre petite auberge à laquelle était joint un maigre commerce d'épicerie; et tandis que la femme de celui-ci, filleuse de son état, restait à l'osteria, il s'en allait lui-même aux provisions à Busseto, d'où il s'en revenait à pied, portant sur ses épaules les deux corbeilles qu'il rapportait au village. Le ménage était d'ailleurs parfaitement uni et d'une honnêteté scrupuleuse.

L'enfant ressentit, dès ses plus jeunes années, une passion ardente pour la musique, et c'est l'audition de l'orgue de la petite église de Roncole, où il servait la messe comme enfant de chœur, qui déterminait chez lui cette vocation. Il était à peine âgé de huit ans qu'il supplia son père de lui faire apprendre la musique, et celui-ci, cédant à ses ins-

tances, le confia au vieil organiste du village, qui s'appelait Baistrocchi. Après trois années seulement d'études, le petit Verdi fut appelé à succéder à son maître comme organiste. Mais bientôt son père, homme intelligent et avisé, jugeant qu'il fallait lui faire donner au moins une instruction élémentaire, résolut de l'envoyer dans ce but à Busseto, distant d'une lieue environ, chez un sien ami qui se chargeait d'en prendre soin. Le petit Verdi conservait néanmoins ses fonctions d'organiste, et tous les dimanches et jours de fête s'en allait à pied à Roncole pour faire son service à la paroisse. Ce fut même la cause d'un accident qui faillit lui coûter la vie.

Un jour, c'était à la Noël, il allait jouer la messe de l'aube. Obligé, pour arriver à temps, de partir bien avant le jour, l'enfant avançait péniblement, marchant au milieu d'une obscurité profonde et n'ayant d'autre guide que sa connaissance du chemin. Dans la nuit noire, s'étant un peu écarté, il ne vit pas un fossé assez profond qui lui barrait en quelque sorte le passage; arrivé là, le pied lui manqua, il tomba dans ce fossé, qui était alors plein d'eau, et saisi par le froid, transi, grelottant, il s'épuisait, pour se dégager, en efforts qui restaient inutiles. Heureusement, comme il était à bout de forces, vint à passer une paysanne qui, entendant ses gémissements, accourut à lui et parvint, non sans peine, à le tirer de l'eau et à remettre sur pieds le pauvre petit. Qui sait, sans ce secours, ce qu'il serait advenu de lui?

Après deux années de séjour à Busseto, et sans avoir un instant cessé de s'occuper de musique, Verdi avait assez travaillé d'autre part pour être à même d'accepter et de remplir un petit emploi qui lui était offert chez un commerçant de cette ville, nommé Antonio Barezzi, excellent homme, grand amateur de musique et bon exécutant lui-même. Là, il se trouvait dans un milieu propice à ses desseins, et chez un homme qui bientôt se fit son protecteur intelligent et lui rendit les plus signalés services. Il devint l'élève d'un excellent artiste, le maître de chapelle Provesi, organiste de la cathédrale, qui le prit aussi en affection et, tout en lui enseignant le contrepoint, lui ouvrit l'esprit et éveilla son imagination; si bien qu'un jour, trouvant que les ressources musicales de Busseto étaient insuffisantes, Verdi conçut la pensée de se rendre à Milan pour y terminer son éducation. Il s'en ouvrit à ses deux protecteurs, grâce auxquels il obtint du Mont-de-Piété une bourse qui lui permettait d'aller en effet s'installer à Milan, Barezzi complétant de ses propres deniers la somme qui lui était nécessaire pour payer sa pension et ses leçons dans la grande cité lombarde. Il va sans dire que Verdi rendit religieusement plus tard l'argent qui lui avait été ainsi avancé.

Le premier soin de Verdi, dès son arrivée à Milan, fut de se présenter au Conservatoire et d'y demander son admission... qui lui fut refusée. Quelque invraisemblable que le fait puisse paraître, il n'en est pas moins exact. Pour désagréable qu'il pût être d'ailleurs pour un jeune artiste, un tel incident n'était pas fait pour décourager un caractère aussi bien trempé que le sien. Verdi en fut quitte pour prendre un professeur particulier. Cédant à un excellent conseil qui lui était donné, il s'adressa à Lavigna, artiste remarquable qui était alors chef d'orchestre du théâtre de la Scala. Celui-ci eut bientôt fait de découvrir les brillantes et solides qualités de son élève; il s'attacha à lui en conséquence, lui prodigua ses soins et en fut récompensé tout à la fois par les progrès rapides et l'affection sincère du jeune artiste.

Verdi avait déjà commencé à se produire, il avait réussi à faire entendre quelques-unes de ses compositions, entre autres plusieurs ouvertures qui étaient exécutées à la Scala dans les soirées données à ce théâtre par le *Pio Istituto teatrale*. Sur ces entrefaites, le vieux Provesi, son ancien maître, vint à mourir, et de Busseto on lui fit offrir la succession de cet artiste comme organiste de la cathédrale. Cette situation ne le tentait pas beaucoup, et il avait regret à quitter Milan, le grand centre musical de l'Italie, Milan, où déjà il avait noué des relations qui pouvaient lui être utiles, pour aller s'enterrer dans une petite ville de province où l'avenir lui semblait fermé. Il se rendit pourtant à Busseto, bien décidé à accepter, en reconnaissance de ce que la ville avait fait naguère en sa faveur, l'offre qui lui était faite. Toutefois, ce n'est pas comme organiste de la cathédrale qu'il signa avec la municipalité un traité de trois années, mais

comme maître de musique du Mont-de-Piété et chef de la Société philharmonique. Toutes choses faites, et la situation bien définie, il alla s'installer de nouveau auprès de son vieil ami Barezzi, dont la maison lui était toujours ouverte. Mais là, dans cette maison digne et hospitalière, une existence nouvelle allait bientôt s'ouvrir pour lui. Pendant son absence, la fille aînée de son protecteur, Margherita Barezzi, avait grandi; il la retrouvait belle, avenante, spirituelle, toute parée de la fleur et des grâces de la jeunesse. En se revoyant, les deux enfants s'aimèrent, ils se le dirent, et l'excellent Barezzi, qui depuis longtemps avait déjà pour Verdi l'affection d'un père, n'hésita pas à les unir.

C'est en 1835 que ce mariage fut célébré. Une fois à Busseto avec sa jeune femme, Verdi n'y perdit point son temps. Comme maître de musique de la commune, il avait à sa disposition la « bande » municipale; comme chef de la Société philharmonique, il se trouvait à la tête d'un bon orchestre symphonique; enfin, au Mont-de-Piété il trouvait un chœur de voix jeunes et fraîches dont il pouvait user à sa guise. Il ne se fit pas faute d'employer et de mettre à profit tous ces éléments, véritable fortune pour un jeune artiste ardent à produire et désireux d'entendre ses œuvres. Il écrivit donc des marches et des pas redoublés, puis des messes, des vêpres, des motets, des saluts, puis enfin des ouvertures et des morceaux symphoniques, préparant et dirigeant lui-même l'exécution de ces compositions de genres si divers, et l'on conçoit facilement quelle excellente expérience il fit, dans de telles conditions, de son métier de compositeur.

Aussi, décidément, Busseto lui paraissait de plus en plus un cadre trop étroit pour son ambition, pour l'avenir qu'il entrevoyait. Il n'avait qu'un objectif : le théâtre; il était vraiment possédé du démon de la scène, et, sous ce rapport comme sous bien d'autres, Milan l'attirait instinctivement. Il résolut donc d'y retourner, et, une fois écoulées les trois années du contrat qui le liait à la municipalité de Busseto, il partit pour la grande ville avec sa femme et les deux enfants qu'elle lui avait déjà donnés. Les circonstances lui furent favorables. Il apportait avec lui la partition d'un opéra complètement terminé, orchestré de la première à la dernière note, tout prêt enfin à être représenté. La chance voulut que le fameux Merelli, alors *impresario* de la Scala, prit confiance en lui : Merelli accepta l'opéra, qui avait pour titre *Oberto, conte di San Bonifazio*, le mit en scène très convenablement, en confia l'exécution à d'excellents artistes, et l'ouvrage, offert au public le 17 novembre 1839, obtint un très honorable succès.

C'était un heureux début pour un jeune compositeur de vingt-six ans, se montrant ainsi sur l'une des premières scènes de l'Italie; si heureux qu'au bout de quelques mois Merelli lui commandait un nouvel opéra, bouffe celui-ci, qui devait être écrit très rapidement, et auquel il se mit incontinent. Mais c'est ici l'une des pages les plus douloureuses de l'existence de Verdi. L'ouvrage en question, intitulé *un Giorno di regno*, devait, je viens de le dire, être prêt dans un délai court et déterminé. Verdi habitait alors, avec sa petite famille, un très modeste appartement dans les environs de la porte Ticinese. A peine s'était-il assis au travail qu'il tomba gravement malade d'une angine et dut se mettre au lit; et il entra en convalescence lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait pas de quoi payer son terme; très inquiet et fort ennuyé à ce sujet, il ne savait comment se tirer d'embaras, quand sa femme, voyant son chagrin, réunit, sans le lui dire, les quelques bijoux qu'elle possédait et réussit, en les vendant, à réaliser et à lui apporter la somme nécessaire. Mais ce n'était là que le prologue d'une situation terriblement cruelle, dont Verdi lui-même a fait un jour le récit émouvant, récit dont je lui emprunte ce fragment :

« C'est ici que commencent pour moi les plus grands malheurs. Mon *bambino* tombe malade au commencement d'avril; les médecins ne parviennent pas à découvrir la cause de son mal, et le pauvre, languissant, s'éteint dans les bras de sa mère, folle de désespoir! Cela ne suffit pas; peu de jours, après, ma fillette tombe malade à son tour, et sa maladie aussi se termine fatalement!... Mais ce n'est pas tout encore : aux premiers jours de juin, ma jeune compagne elle-même est atteinte d'une encéphalite aiguë, et, le 19 juin 1840, un troisième cercueil sort de ma maison!

« J'étais seul!... seul!... Dans l'espace de deux mois environ, trois êtres chers avaient disparu pour toujours : je n'avais plus de famille!... Et, au milieu de ces angoisses terribles, pour ne point

manquer à l'engagement que j'avais contracté, il me fallait écrire et mener à terme un opéra-bouffe!...

Dans de telles conditions, un tel ouvrage ne pouvait être bon. Il ne le fut pas, et tomba lourdement devant le public. Verdi, alors, le cœur plein d'anxiété, l'âme déchirée par la perte de tous les êtres qui lui étaient chers, l'esprit endolori par la chute de son opéra, désorienté, désemparé, désespéré, prit la résolution de ne plus jamais écrire pour le théâtre. Et l'on peut croire, avec la fermeté rigide de son caractère, que cette résolution était de sa part bien arrêtée. Ce ne fut pas sans peine, en effet, et ce fut presque par surprise, que Merelli, qui avait confiance en lui malgré tout et qui, pendant toute une année, n'avait pas eu de ses nouvelles, le rencontrant un jour par hasard au bout d'un si long temps, réussit à le faire revenir sur sa détermination et à lui faire écrire un troisième ouvrage, dont l'éclatant succès allait décider de la suite de sa carrière. Cet ouvrage était *Nabucco*, qui, représenté toujours à la Scala, le 9 mars 1842, valut en effet à son auteur un triomphe tel que son nom retentit aussitôt dans toutes les parties de l'Italie, en attendant, ce qui ne devait pas tarder, qu'il fût acclamé par toute l'Europe musicale.

A partir de *Nabucco*, la vie de Verdi se résume dans ses œuvres. La renommée lui vient, bientôt la gloire, et au bout de quelques années sa situation sera telle en Italie que jamais peut-être, avant lui, musicien n'en aura vue de semblable. Sans vouloir faire tort à son incontestable génie, on peut dire que Verdi a eu cette chance rare de ne connaître ni rival ni émule, de venir en un temps où l'art de son pays se résumait en lui seul, où aucun compositeur ne pouvait, même de loin, se mesurer avec lui, de telle sorte que les suffrages du public ne pouvaient se partager et que l'aurore de gloire qui entourait son nom brillait d'un éclat absolument exclusif. Nagnère, Piccini avait eu à lutter contre de nombreux rivaux; Cimarosa avait rencontré sur son chemin Guglielmi et Paisiello; le génie fulgurant de Rossini lui-même avait dû laisser au pathétique et tendre Bellini sa part de succès. Pour Verdi, je le répète, rien de pareil. L'École musicale italienne à son déclin trouvait en lui une personnification unique, il restait son seul défenseur, et le génie vigoureux et dramatique du maître ne s'en affirmait qu'avec une puissance plus complète et plus décisive. Cette situation exceptionnelle lui fit jouer non seulement dans sa patrie, mais dans toute l'Europe, où l'opéra italien, aujourd'hui battu en brèche par l'opéra français, était encore en grand honneur, un rôle exceptionnel aussi, et l'on peut dire omnipotent.

Il faut tenir compte aussi, lorsque l'on constate l'étonnante popularité dont jouit Verdi dans sa patrie, non seulement de la puissance et de l'intensité de son génie, mais de ce qu'on peut appeler le caractère *politique* de sa musique. Quelque singulier que cela puisse paraître, il est certain que Verdi a exercé, par ses œuvres, une action considérable sur le mouvement des esprits, qu'il a surexcité à sa manière les idées d'indépendance et d'affranchissement dont tous ses compatriotes étaient alors animés, qu'il savait exprimer, lui aussi, d'une façon particulière et saisissante, les sentiments de haine et de vengeance du peuple italien contre ses despotes et ses oppresseurs étrangers. On peut dire que toute occasion, même indirecte, lui était bonne pour exciter chez tous les ardeurs et les colères du patriotisme, et que la vigueur de ses rythmes, l'énergie qu'il savait donner à ses accents lorsqu'il avait à traiter une situation où ce patriotisme se trouvait en jeu, étaient telles que nul ne pouvait s'y tromper. Aussi, à Rome, à Milan, à Venise, à Naples, partout où la liberté était proscrite, où l'idée même de patrie pouvait sembler un crime aux yeux des maîtres du jour, le peuple saisissait-il au vol la moindre allusion, même détournée, le moindre mot qui pouvait lui rappeler ses malheurs et éveiller en lui le désir de l'affranchissement.

On pourrait citer à ce sujet de nombreux exemples, depuis *Nabucco* jusqu'à un *Ballo in maschera*. Ainsi, dans *i Lombardi*, le chœur :

O mia patria, si bella e perduta

dans *Ernani*, cet autre chœur :

Si ridesti il leon di Castiglia...

dans *Macbeth*, l'air de Macduff :

*La patria tradita
Piangendo c'invita:
Fratelli, gli oppressi
Corriamo a salvar.*

et dans *Attila*, l'air si fameux alors :

Cara patria già madre e regina.

et surtout le vers :

Averai tu l'universo, resti l'Italia a me!

qui, le jour de la première représentation à Venise, fit soulever d'un bond la masse des spectateurs, s'écriant d'un élan unanime : *A noi! l'Italia a noi!*

C'est là, certainement, en dehors de sa valeur artistique, l'une des causes puissantes de la popularité de Verdi. On savait d'ailleurs qu'il était foncièrement patriote, on n'ignorait pas qu'à chaque instant il avait maille à partir avec les censures autrichienne, romaine, napolitaine, qu'il se refusait toujours à céder à leurs exigences, et que, fort de son génie et de sa haute situation artistique, il les traitait avec une hauteur en quelque sorte dédaigneuse. Tout cela, on le comprend, le faisait non seulement admirer, mais chérir et respecter de la masse de ses compatriotes, qui bientôt allaient prendre son nom pour cri de ralliement.

En effet, en 1859 et 1860, pendant tout le cours de cette guerre de l'indépendance qui commença, avec l'aide des armes françaises, par l'affranchissement de la Lombardie, et qui se continua par celui de la Toscane, des duchés et du royaume de Naples, le nom de Verdi servit de symbole aux populations soulevées de tous côtés. Quelles que soient les entraves apportées à la liberté, les peuples opprimés ont toujours des moyens ingénieux de faire connaître leur pensée. Employant donc ce nom à faire une sorte de rébus, dont la clef, d'ailleurs, était facile à trouver, les Italiens couvraient tous les murs de cette inscription laconique, qui donnait l'essor à leurs désirs et à leurs espérances :

Viva V. E. R. D. I!

Ce qui voulait dire, en bon italien :

Viva Vittorio-Emanuele, Re D'Italia!

Et voilà comment le nom d'un grand artiste servit de drapeau à un grand peuple.

..

Verdi a été précisément le musicien qu'il fallait à son temps et à son pays. Alors que jusqu'à lui les compositeurs italiens s'étaient surtout distingués dans le genre de l'opéra-bouffe, le *dramma giocoso*, où ils ne connurent jamais de rivaux, et n'avaient déployé dans le genre sérieux qu'un génie intermittent et incomplet (Rossini lui-même n'a montré toute sa valeur sous ce rapport qu'en abordant la scène française avec *Guillaume Tell*), Verdi, arrivant en un temps de trouble et d'inquiétude avec un génie proprement et profondément dramatique, parfois abrupt et farouche, souvent brutal et excessif, mais toujours pathétique et puissant, répondait bien à ce trouble des esprits et à cette inquiétude des âmes, et se trouvait naturellement en communion avec tout ce qui souffrait et tout ce qui se révoltait. Et ce qu'il faut remarquer encore, c'est que ce génie d'abord indiscipliné, qui répondait si bien alors au sentiment général, en vint à se polir et à s'assouplir juste au moment où la révolte devenait inutile et où l'état politique transformé n'avait plus ni les mêmes besoins ni les mêmes exigences. Qui pourrait dire, en effet, que la grandeur imposante du *Requiem* à la mémoire de Manzoni, que l'inspiration pleine de noblesse d'*Aida* et d'*Otello*, ressemblent aux accents sauvages et désordonnés de *Nabucco*, d'*Ernani*, d'*Attila* et du *Trovatore*? Le génie de Verdi s'est transformé, s'est apaisé, si l'on peut dire, à mesure que se transformait et s'apaisait l'état social de son pays, et c'est une remarque que peut-être on n'a pas assez faite. Non seulement l'évolution chez lui est manifeste, mais il semble qu'elle ait attendu, pour se produire, l'évolution politique de l'Italie elle-même.

Cette réflexion faite, si l'on veut caractériser le génie de Verdi, il faut constater que ce génie se présentait d'abord avec une sorte d'exaspération du sentiment dramatique. Il puisait son originalité dans la puissance énergique et la saisissante nouveauté des rythmes, que venait aider une inspiration ardente et mâle, mais trop souvent dépourvue de distinction. Son principal défaut était dans le manque d'équilibre d'un orchestre trop facilement écrit à la diable, un orchestre brutal et tapageur sans véritable sonorité, dans lequel on découvrait des trous énormes, à côté d'éclats intempestifs de fanfares qui lui donnaient parfois l'apparence d'une musique de manège. Sous ce rapport, le premier acte entier de *la Traviata* (qui est

pourtant une œuvre en partie exquise) produira toujours sur l'oreille d'un auditeur quelque peu délicat un effet déplorable. En regard de cela, des trouvailles fréquentes de génie, et, chez ce musicien à l'imagination trop souvent vulgaire, pour ne pas dire commune, des inspirations d'une grâce parfois enchanteresse, comme la romance de Germond au second acte de cette même *Traviata* ou la délicieuse canzone de *Rigoletto* : *La donna è mobile*; enfin, telle page véritablement sublime et soulevant l'enthousiasme, comme le *Miserere* du *Trovatore* ou l'incomparable quatuor de *Rigoletto*, dont la puissance pathétique, obtenue à l'aide des moyens les plus sobres et les plus naturels, ne saurait être dépassée. Et je ne mentionne ici que les fragments les plus connus de l'œuvre du maître. Combien d'autres seraient à citer!

L'inspiration de Verdi est si puissante quand elle est heureuse, elle s'impose avec une telle force par sa générosité, que l'on comprend facilement l'enthousiasme qu'elle a suscité de toutes parts depuis un demi-siècle. Le malheur, c'est qu'elle était trop souvent inégale, et que de la hauteur à laquelle le poète nous avait élevés on retombait trop fréquemment dans les bas-fonds d'une banalité désespérante. En parlant ainsi toutefois, je prétends n'apprécier que le Verdi de la première époque, et je mets en dehors le *Requiem*, *Aida* et *Otello*, qui sont des œuvres beaucoup plus châtiées, plus complètes, et dans lesquelles l'auteur a réalisé enfin un équilibre plein de noblesse et de grandeur, cet ensemble harmonieux qui est le propre de toute belle conception artistique. Le *Requiem* et *Aida* me paraissent surtout des chefs-d'œuvre accomplis.

Beaucoup de ses anciens opéras ont d'ailleurs disparu, et quelques-uns n'ont eu, même en Italie, qu'une existence éphémère. Qui se souvient aujourd'hui d'*Attila*, d'*Attila*, d'*Masnadieri*, d'*il Corsaro*, de *Stiffelio* et de *la Battaglia di Legnano*? C'est à peine si l'on se rappelle *Giovanni d'Arco*, *i Lombardi*, *i Due Foscari*. Mais certaines œuvres sont toujours accueillies du public avec la sympathie qu'elles méritent : *la Traviata*, *Rigoletto*, *il Trovatore*, un *Ballo in maschera*, et encore *Ernani*, *Luisa Miller*, *Simon Boccanegra*, *Macbeth*, qui contiennent des parties superbes. Ses deux opéras français : *les Vêpres Siciliennes* et *Don Carlos*, abandonnés chez nous, se jouent encore couramment en Italie, et parfois à l'étranger. Ils ne comptent point parmi ses meilleurs, bien qu'ils renferment des pages solides et remarquables; mais je croirais volontiers qu'en les écrivant, Verdi, comme tant d'autres compositeurs étrangers, a subi, lui aussi, l'influence française, et que cette influence n'a pas été sans s'exercer par la suite d'une façon heureuse sur son génie. *Aida* n'a-t-elle pas été composée immédiatement après *Don Carlos*?

Quoi qu'il en soit, Verdi est un des artistes les plus justement glorieux qu'ait enfantés le dix-neuvième siècle.

ARTHUR POUJIN.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le monde est un bourbier, tâchons de rester sur les hauteurs.

H. DE BALZAC.

L'argent était une caste, il est devenu une démocratie.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

La conscience, c'est comme les gants de Suède, cela se porte sale.

FRANÇOIS COPPÉE.

Il y a un honneur qui consiste à se battre en duel dès qu'on se sent soupçonné des choses dont on est capable ou coupable.

GUY DE MAUPASSANT.

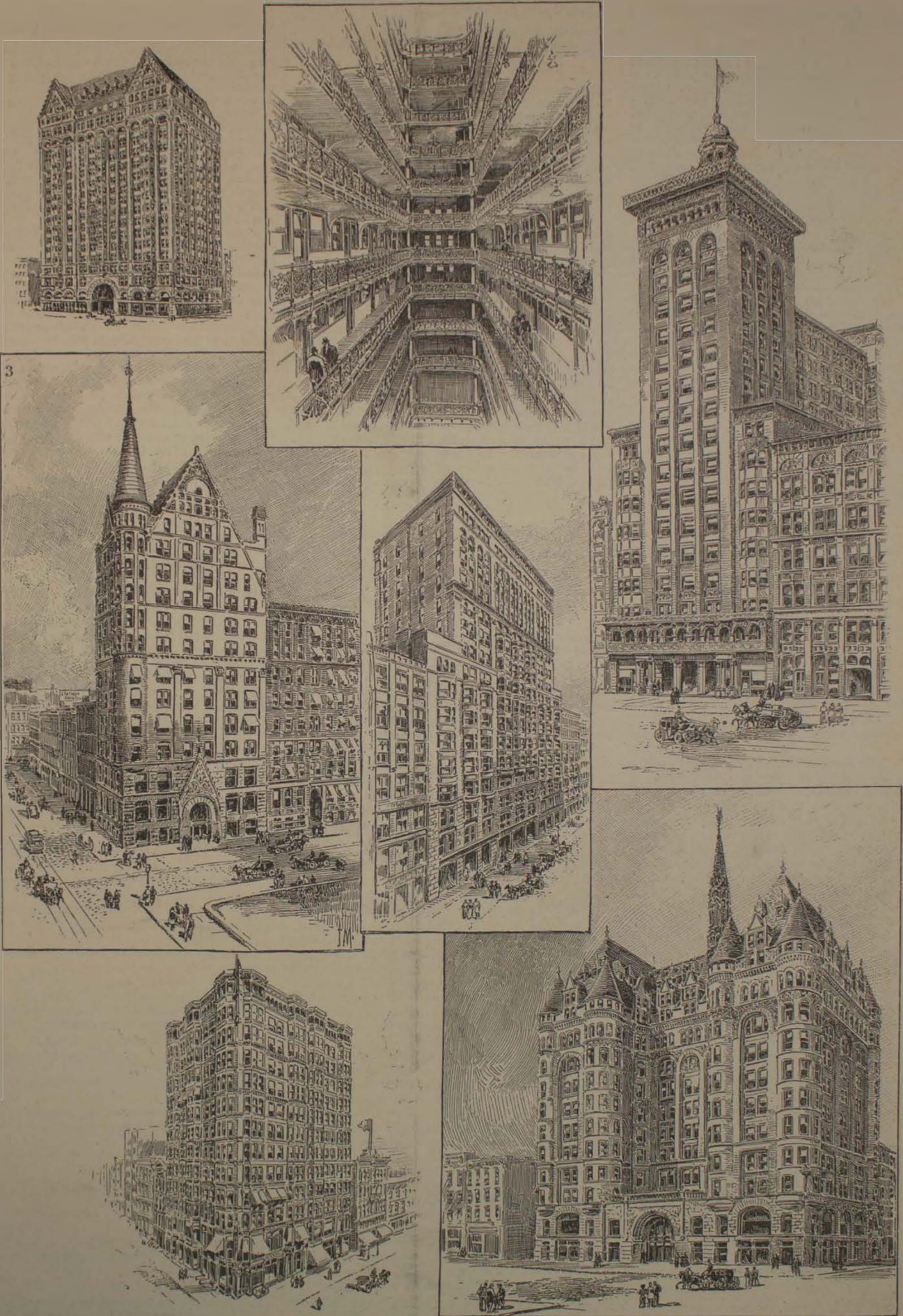
L'honneur militaire est la seule religion qui n'ait pas de blasphémateurs.

JULES DELAFOSSE.

Si l'on pouvait corriger l'humanité de ses faiblesses et de ses vices, les trois quarts au moins des hommes mourraient de faim.

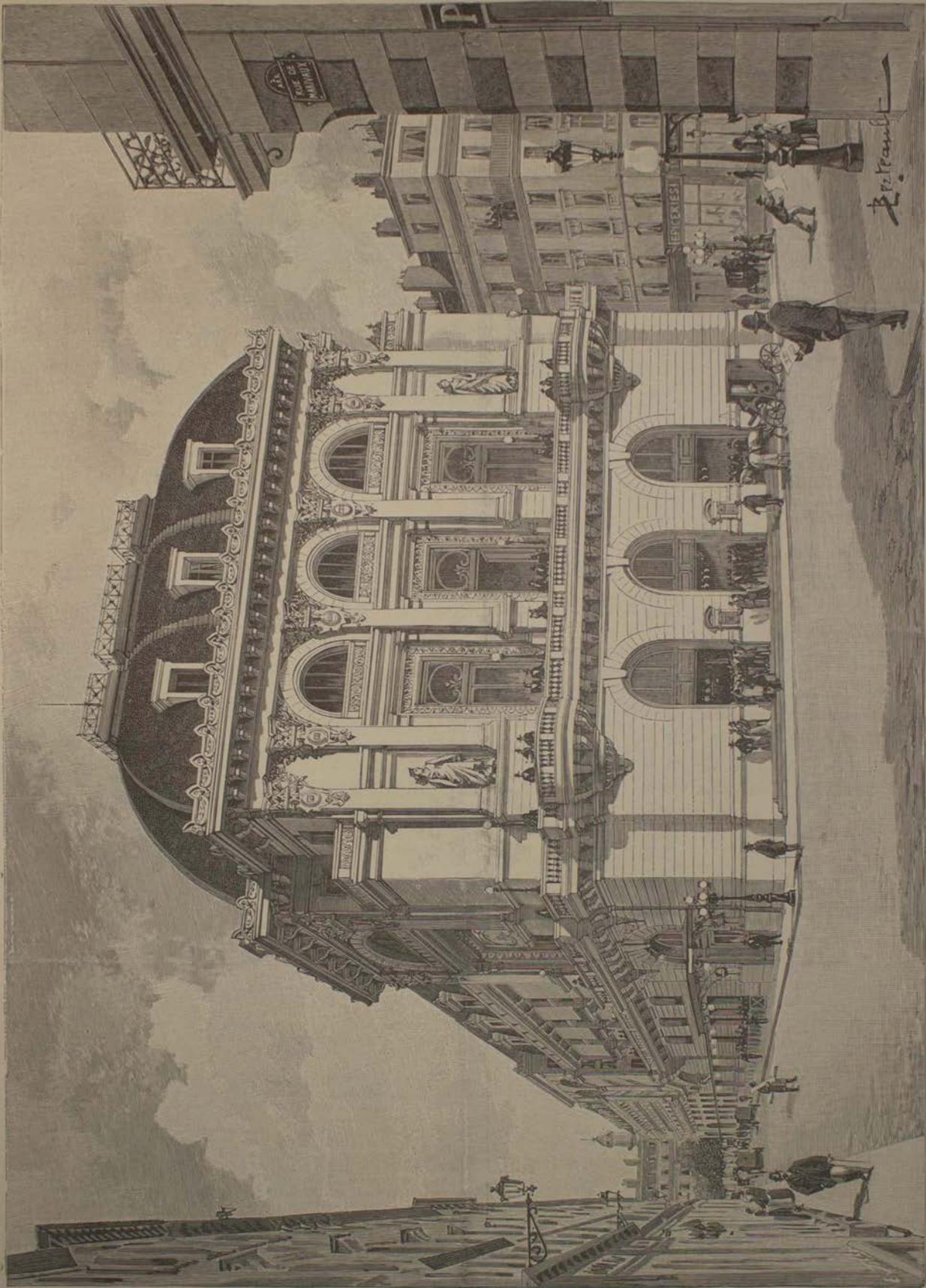
Une anecdote, un bon mot, font souvent plus pour l'immortalité d'un nom que les plus grandes œuvres.

G.-M. VALTOIR.



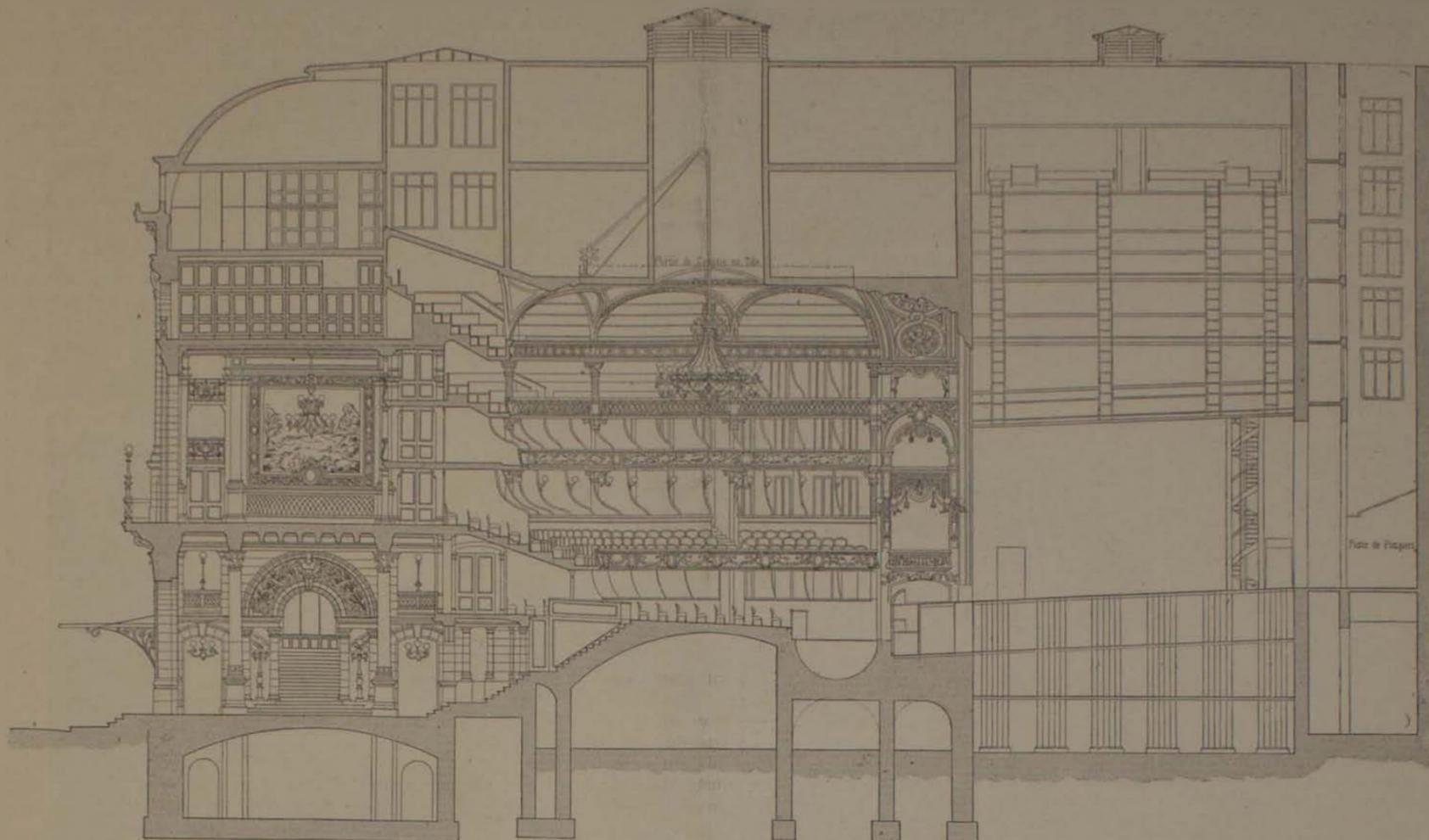
LES HAUTES MAISONS DE CHICAGO

1. Le temple maçonnique. — 2. La Chambre de commerce : vue intérieure. — 3. L'Opéra allemand ou théâtre de Schiller. — 4. La maison Owing. — 5. Le « Manhattan Block ». — 6. Le Grand-Hôtel du Nord. — 7. Le bâtiment de tempérance de l'Union des femmes chrétiennes.

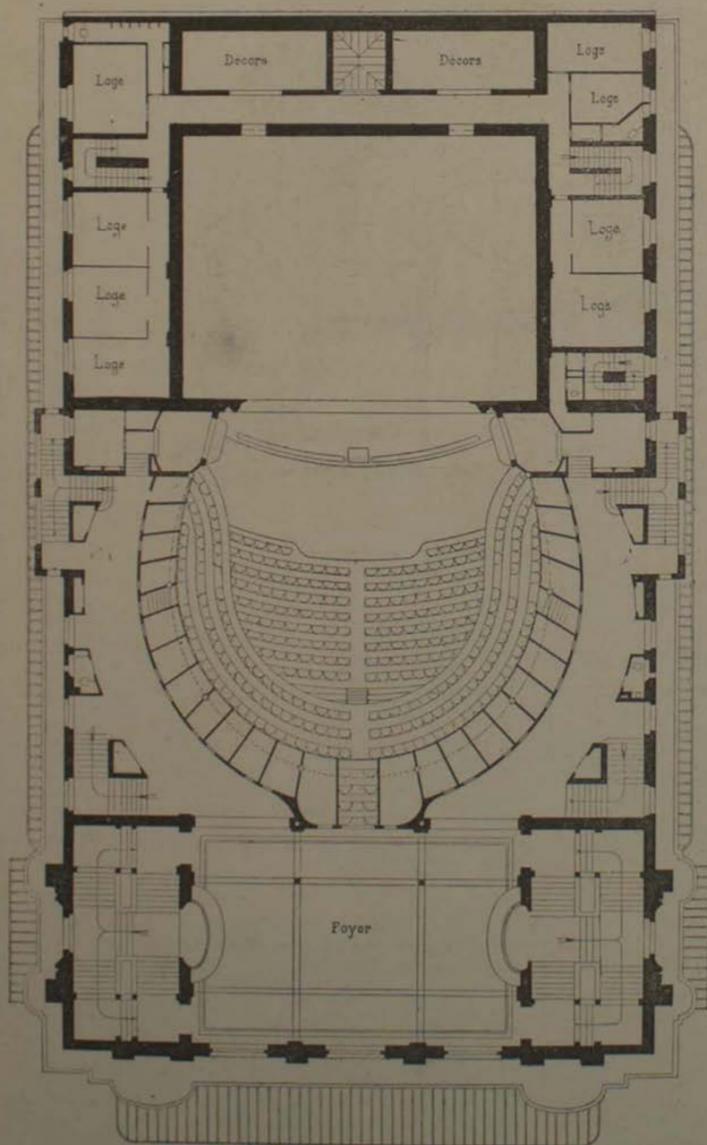


LA RECONSTRUCTION DE L'OPERA-COMIQUE. — Vue de la façade sur la place Boieldieu, dans le projet de M.M. Duvert et Charpentier.

LA RECONSTRUCTION DE L'OPÉRA-COMIQUE



Projet de MM. Duvert et Charpentier. — Coupe longitudinale.



Plan des premières loges et des fauteuils de balcon à la hauteur du foyer.

Tant de fois annoncée, si souvent ajournée, la reconstruction de l'Opéra-Comique va-t-elle enfin avoir lieu? C'est ce que doit décider incessamment le Sénat, appelé à se prononcer en dernier ressort sur un projet déjà adopté par la Chambre des députés et consistant à confier les travaux à l'initiative privée au lieu de les faire exécuter directement par l'Etat.

On sait quelle est l'économie de l'opération : un groupe d'entrepreneurs, composé de MM. Guillotin, Mozet, Delalonde et Léturgeon, s'est engagé à réédifier le théâtre, moyennant le prix à forfait de 3,500,535 fr. 76, remboursable en 75 annuités.

Cette combinaison, qui présente l'avantage de ne pas demander à l'Etat de mise de fonds immédiate, a cependant soulevé de nombreuses critiques : on a signalé, notamment, l'élévation des devis et la cherté du concours financier apporté à l'Etat, la construction, ainsi payée en détail, devant, en somme, coûter beaucoup plus que celle de la plupart des théâtres existants. Nous n'avons pas à nous faire juge de ces objections et nous nous bornons à les enregistrer en donnant la description des plans de MM. Duvert et Charpentier, architectes du projet qui a été approuvé par la Commission supérieure des théâtres et dont nous reproduisons les principaux éléments.

Vue extérieure. — La façade principale empiète de 2 m. 72 c. sur la place. L'espace ainsi gagné a permis d'établir derrière la scène un magasin de décors et d'accessoires indiqué au plan. Cette façade principale ainsi que celles latérales sont très simples, mais de proportions nobles; quelques modifications ont déjà été apportées par les auteurs. Ce ne seront pas les dernières. On sait que les études se poursuivent toujours jusqu'au dernier moment.

Au rez-de-chaussée, trois portes en plein cintre donnent accès dans le grand vestibule et aux escaliers desservant tous les étages. Au premier, le foyer du public prend jour sur la place par trois larges fenêtres. Au-dessus un second foyer pour l'amphithéâtre et des salles d'études sont éclairés par trois ouvertures cintrées.

Le principal motif ornemental, avec les pilastres qui séparent les grandes arcatures et les deux statues des extrémités, sera le large balcon en pierre augmenté de deux fortes saillies demi-circulaires; ce balcon s'étend sur les trois faces de l'édifice.

Sur chaque façade latérale, un double escalier extérieur en encorbellement sur la rue. Ces doubles escaliers pourront, en cas de sinistre, servir non seulement au public, mais aussi aux artistes et les conduire en quelques minutes au dehors.

Les portes de sortie sont au nombre de treize, et toutes les fenêtres sont pourvues de balcons.

Coupe longitudinale. — Trois parties bien distinctes. Celle sur la façade comprend :

1° Un sous-sol se prolongeant sous la salle et rejoignant sous la scène les trois étages des dessous; 2° Le vestibule avec ses grands escaliers de chaque côté et, dans le milieu, les entrées par lesquelles on pénètre directement aux fauteuils d'orchestre et au parterre; 3° Le foyer du public; 4° Les magasins de costumes, les bibliothèques et les salles d'étude.

La partie médiane est consacrée à la salle séparée de la partie en façade par les couloirs qui sont très larges et par quantité d'escaliers.

La partie antérieure comprend la scène et tous les services y afférents, avec ses nombreux étages, et est surmontée comme la salle d'une vaste cheminée pour, en cas d'incendie, donner passage à la fumée, ce qui supprime tout danger d'asphyxie.

Derrière la scène sont les magasins de décors et d'accessoires, puis une nouvelle série d'escaliers spéciaux pour les artistes et desservant tous les étages.

Plan au niveau du foyer et des premières loges. — On voit par ce plan que chaque étage est desservi par six escaliers pour le public exclusivement.

Le nombre des loges d'artistes est de 27. Le théâtre actuel, place du Châtelet, n'en contient que 14, et l'ancien théâtre n'en avait que 10.

Le nombre des places dans la salle nouvelle sera un peu supérieur à celui du théâtre actuel et à celui de l'ancien.



Chez un professeur du « high life ».

LES SONNEURS DE COR

Voici le carnaval qui revient, et, parmi les mille bruits qu'il nous fait entendre tous les ans, éclate, sonore et joyeuse, la fanfare des sonneurs de cor.

Le timbre de cet instrument est devenu, en effet, la note harmonique dominante du charivari de la folie populaire; comme le costume de chasse des sonneurs, d'une fantaisie bien parisienne, est la note pittoresque dominante du tohu-bohu des déguisements. Les sonneurs de trompe sont à l'ordre du jour, on les rencontre partout. Ici, on les entrevoit seulement sur les chars de parade, lançant leurs flots d'harmonie à travers le vert feuillage, qui les cache à demi; mais plus loin, en revanche, on peut les admirer tout à son aise, debout, groupés en cercle, stationnés sur la voie publique, soufflant à lèvres que veux-tu! Hourrah donc pour les sonneurs de cor!

Mais, pour eux aussi, hélas! le triomphe sera court; la roche tarpéienne du mercredi des Cendres n'est pas loin du Capitole du mardi-gras. Voilà que déjà ils ont sonné leur dernière fanfare; le carnaval est fini, avec lui ils ont



— Je monte à cheval en effaçant le pavillon...

disparu. Que deviennent-ils alors? Telle est la question que la curiosité se pose et à laquelle nous allons essayer de répondre.

Sonner de la trompe devient, paraît-il, dès qu'on s'y adonne, un exercice absolument passionnant. Interrogez en effet, l'un après l'autre, les quatre ou cinq mille sonneurs de trompe professionnels ou amateurs que compte Paris, et tous, sans exception, si vous leur demandez comment ils l'aiment, vous feront la réponse à laquelle nous faisons allusion plus haut : *Passionnément!*

Mais, comme on va le voir, il y a loin de la trompe aux lèvres!

Cet instrument, dont le son enchante les uns, apparaît aux autres, au contraire, comme un générateur de bruit cacophonique.

Ces derniers, de vils bourgeois sans nul doute, inaccessibles aux choses d'art au-dessus desquelles ils mettent le souci de leur repos, ont obtenu du préfet de police un arrêté interdisant en temps ordinaire de sonner du cor. *Vae victis!* Malheurs aux vaincus!

Alors, pour se mettre d'accord avec la loi qui les condamne au silence, sans cesser pour cela de se livrer à leur plaisir favori, les sonneurs de trompe se sont réfugiés sous terre, dans des caves. C'est dans une cave, par conséquent, qu'il nous va falloir descendre, la nuit, pour assister à la leçon des élèves d'abord, puis au concert, qui d'ordinaire la complète.

Et tout de suite, tenez, entrons là, si vous le voulez bien, chez ce marchand de vins qui fait l'angle de la rue de Suresnes, et à la devanture duquel, sur la glace, deux cors de chasse entrelacés sont peints. Nous sommes quartier Malesherbes, à neuf heures du soir. Quel calme déjà dans l'aristocratique arrondissement! Dans la boutique, un calme plus grand encore. Pas un client. La bonne femme du comptoir dort, son chat sur les genoux, pendant que le gaz, presque au bleu, grésille dans le silence et fait trembloter aux murs les ombres des têtes de cerf qui y sont fixées.

Ces têtes nous confirment ce que les cors du dehors nous avaient appris, à savoir que nous sommes bien dans un rendez-vous habituel de sonneurs de trompe. Devant nous, au coin gauche de la boutique est une trappe, ou plutôt une sorte de *capot* de descente. Ouvrons la porte et descendons. L'escalier est juste de la largeur du corps, glissons-nous-y, en prenant garde à notre chapeau... Quelques marches à pie, une sensation de fraîcheur, une odeur de moisi,



— Je sonne le bisn-aller en appuyant sur l'étrier...

nous voici dans une cave. A droite et à gauche des tonneaux et des rangées de bouteilles. En face de nous le soupirail, par lequel pénètrent les rayons de la lumière du bec de gaz placé sur le trottoir vis-à-vis, éclaire les toiles d'araignées de la voûte, qui frissonnent au vent de la nuit.

Pas un bruit encore, le calme le plus profond; là-haut seulement le ruisseau de la rue bruisse doucement. Et cependant nous y sommes.

Une porte, dissimulée derrière des tonneaux, vient de s'ouvrir en effet, et brusquement, à travers une fumée opaque dont les flocons se déroulent comme poussés par le son, un ouragan, une trombe sonore fait irruption au dehors. De tous côtés, les ensembles tonitruent, des notes s'en détachent, pressées, qui pétillent aux voûtes, éclatent sur les murs, déchirent l'air. Là-haut le chat a tressauté; l'orage bruyant emplit maintenant le magasin, la maison, la rue, faisant lamentablement hurler les chiens. Tout le quartier va être en émoi, car c'est une furie de bruit qui fait trépider tous les alentours.

Heureusement, cela n'a eu que la durée d'un éclair, d'une détonation de canon; déjà tout est retombé dans le silence, la porte par laquelle nous sommes entrés s'est immédiatement refermée derrière nous.

Essayons de nous reconnaître. A travers l'opaque fumée des pipes, la lumière d'un unique bec de gaz produit une plaque lumineuse rayonnante et floue, comme un soleil d'hiver dans le brouillard gris, au-dessous de laquelle, à hauteur d'homme, vingt-cinq ronds noirs apparaissent en groupe, dissimulés, étagés ou alignés, semblant flotter dans l'air, d'où sort tout le bruit.



LES SONNEURS DE COR. — Une leçon de trompe dans une cave de marchand de vin



Dans le trio, le chant est toujours au milieu.

Maintenant on distingue mieux. Vingt-cinq personnes, hommes, femmes et même deux enfants en bas-âge, sont là, enfermés dans ce petit réduit asphyxiant, écrasé de la pesanteur des voûtes basses qui le surplombent, enserré dans des murs épais, matelassé et rembourré dans toutes les ouvertures.

Ce sont, maîtres et élèves, les passionnés de la trompe.

Regardons : à la muraille, des scènes de chasses courent, peintes à la manière des *primitifs*, au-dessus de banquettes de bois blanc. Au milieu de la petite pièce, une table, en bois blanc aussi, supporte un chargement de bouteilles de vin, pleines ou vides, et des verres, ces derniers placés sur de petites cases peintes et portant chacune une lettre de l'alphabet. Autant de sonneurs, autant de verres (dame ! il *fait soif* à souffler ainsi ; l'alphabet évite la confusion, chacun sait où il doit poser et reprendre le sien.

Tout de suite, présentons-nous au maître de la salle, le *piquet* de M^{me} la duchesse d'U..., l'une des *trompes autorisées* de Paris.

Il est professeur et, comme font ses collègues chez d'autres, il loue chez notre marchand de vins cette cave ainsi installée, où il donne chaque soir sa leçon, à laquelle nous allons assister.

La trompe n'est pas ce qu'un vain peuple pense, et le meilleur souffleur de bouteilles — les deux choses ont cependant l'air de se ressembler fort — peut n'être ou ne devenir qu'un fort méchant sonneur de cor.

Dans la trompe, *on a l'âme* ou on ne l'a pas, tout est là. A la première leçon, cela se voit, et quand on n'a pas l'âme, inutile de continuer, on n'arrivera à rien.

Et maintenant prenons une leçon.

D'abord, la classe à pied. Il s'agit, pour commencer, de *souffler*, c'est-à-dire pincer les coins de la bouche en laissant le milieu ouvert que l'on applique sur l'embouchure de l'instrument dans laquelle on *pique* de petits coups de langue. Puis, quand on sait *souffler*, on apprend à *sonner les notes*, enfin les airs.

Lorsque l'on a, quelque temps, sonné seul, et que l'on est sûr de sa gamme, on sonne alors *en tierce*, à trois. Trio musical, ainsi que l'indique notre dessin, mais non sculptural, dans lequel le *haut* se place à droite, la *basse* à gauche, et le *chant toujours au milieu*, sans se préoccuper de la taille ni de la corpulence relative des exécutants.

Le cor doit charmer l'oreille, non la vue.

Plus tard, se perfectionnant davantage, l'élève apprend à *sonner la douceur*, les effets de lointain, au moyen du poing placé dans le pavillon, dont il obstrue plus ou moins la lumière. Le comble de l'art est de soupirer avec grâce dans sa trompe : « *Viens, gentille dame* » ou encore : « *Accours dans ma nacelle* ». Ici cependant distinguons, il y a une école pour qui la trompe doit être un instrument mâle, au son martelé et déchirant, d'une douceur sauvage, rustique, se refusant, par l'essence même de son timbre, aux *figolages*, aux *floritures* ; et, pour le vrai sonneur, n'a pas l'âme celui qui se livre à ces édulcorantes fantaisies. Et cependant il en faut pour tous les goûts.

Et tout ce que nous venons de raconter là se passe dans cette cave, où le professeur, allant de l'un à l'autre, lui indique ce qu'il faut faire, toujours soufflant, puis sonnant, rudoyant ou figolant avec et en même temps que lui, et cela entrecoupé de repos où les lèvres et les langues claquent, mais sur des verres de vin.

Mais voici le moment de la *classe à cheval*. Ici une règle prime tout : *effacer le pavillon de la trompe*, c'est-à-dire la bien dégager. Il faut voir alors le professeur enjambant une chaise, arbuté sur la pointe des pieds comme s'ils portaient sur l'étrier. Le... dos en l'air,

il sonne le *bien-aller*, de la trompe tenue dans la main droite, tandis que la gauche soulève et laisse retomber alternativement la chaise sur le sol, mouvement que son corps suit pour simuler le laisser-aller au trot ou au galop du cheval.

Alors ses élèves l'imitent et le suivent, et toute une chevauchée s'établit autour de la table, comme une chasse à courre sonnant essoufflée la fanfare, sur laquelle vient s'ourler une symphonique orgie de comas ! La leçon se termine par un ensemble formidable.

Nous savons maintenant où se réunissent les adeptes fervents de la trompe, élèves, amateurs et professeurs. Ce sont, il faut le dire, en grande partie des *gens de maison* qui passent ainsi leurs soirées.

Dans le grand monde des maîtres, on *sonne mains*, bien que avec passion encore, et nous pourrions citer tel magistrat sévère, tel marquis ou tel comte qui, à l'instar du roi de France Charles IX, y consacrent bien des nuits.

Ceux-là se réunissent chez des professeurs n'appartenant pas à la catégorie des *gens de maison* ; ces professeurs sont à ces derniers ce que les maîtres d'armes civils sont aux maîtres d'armes militaires, les *gens de maison* les flétrissent avec mépris de l'épithète de *pékins* ! Leur salle de trompes est en général installée dans un vieux manège abandonné, une arrière-cour, au fond d'un long corridor, avec des portes matelassées et des fenêtres à triple châssis vitré.

Un dernier mot. Depuis quelque temps une concurrence semble naître à la trompe de chasse, nous voulons parler de celle du *mail-coach*, vous savez bien, cette sorte de long tube qui évoque l'image des trompettes du jugement dernier. Mais nous tenons à dire qu'aux vrais sonneurs, elle ne fait pas peur ; d'un mot ils la caractérisent en la désignant sous le nom de *trompette de tramways* !

Et maintenant, place aux sonneurs de trompe ! pendant quelques jours l'air, la lumière et la gloire leur appartiendront. Avec le carnaval ils arrivent, hurrah pour eux !

HACKS.



— Ah ! viens, gentille dame...

LES THÉÂTRES

ORTE-SAINT-MARTIN : *Le Bossu*, drame en cinq actes, de Paul Féval et Anicet Bourgeois. — NOUVEAU-CIRQUE : *Paris-Cloven*, revue-pantomime, par MM. Surtac et Alévy. — CIRQUE-D'HIVER : *Les Français au Dahomey*, mimodrame militaire. — THÉÂTRE D'APPLICATION : *Une soirée chez M. le sous-préfet*, monomime par M. Galipaux. — BOUFFES-PARIISIENS : *L'Enfant Prodigue*, pantomime en trois actes par M. Michel Carré, musique de M. André Wormser.

Le directeur de la Porte-Saint-Martin vient de reprendre le *Bossu*, sans doute pour se donner la veine.

Le *Bossu* offre cette particularité que le nom du principal auteur n'est pas sur l'affiche : j'ai nommé Victorien Sardou, celui qu'on pourrait appeler l'Homme-Théâtre à une époque qui a tant vu d'hommes de théâtre.

Ce qui distingue ce prodigieux auteur dramatique, c'est la variété de ses succès dues aux ressources infinies de son talent.

Tandis que l'on peut constater l'unité de ton, la *personnalité*, dans les œuvres de Dumas, d'Augier, de Meilhac et Halévy et même dans celles de Scribe et Labiche, qui ont tant écrit et avec tant de collaborateurs différents, on trouve, dans Sardou, au moins deux personnalités également grandes. S'il lui avait plu de prendre un pseudonyme pour signer un certain nombre de ses œuvres, jamais on n'aurait découvert que le même cerveau avait enfanté des pièces si différentes d'accent.

Le Sardou de la *Haine*, de *Patrie*, de *Fedora*, de *Théodora*, de la *Tosca*, etc., n'est-il pas un autre Sardou que celui de *Diorçons*, des *Pattes de Mouche*, de *Nos Intimes*, de *Nos bons villageois*, de *Rabagas*, de la *Papillonne*? etc.

Pour leur servir d'intermédiaire nous avons le Sardou d'*Odette*, de *Dora*, d'*Andréa*, de *Georgette*, de *Séraphine*, de *Fernande*, de la *Famille Benoiton*, etc.

Etonnez-vous que cet homme triple se soit fait trois fois plus d'ennemis que les autres!

Alors qu'en France Sardou n'est qu'un des premiers, à l'étranger, à Londres, New-York, Vienne, etc., il est le premier. Je trouve que cette universalité rehausse singulièrement la valeur d'un homme. Avoir fait pleurer comme d'Ennery, avoir séduit comme Dumas et Augier, avoir fait rire comme Labiche, ce n'est certes pas à la portée de tout le monde!

Il est tout à fait plaisant de voir des contemporains dresser la liste probable des œuvres qui resteront.

Qu'en sait-on, et comment peut-on prévoir la direction des esprits, le courant des idées? Est-ce que, pendant deux siècles, Shakespeare, qui est dieu aujourd'hui, n'a pas été contesté et méconnu?

Se venger de la gloire de Sardou en prédisant qu'elle est éphémère, c'est puéril. Ni vous, ni moi, ni lui, nous n'en savons rien.

Contentons-nous d'admirer ce qui nous semble digne d'admiration dans le passé et dans le présent; laissons les pronostics ou les quasi-certitudes aux journaux de courses, et les prédictions aux somnambules ou aux tireuses de cartes.

Le *Bossu* a réussi, comme toujours, et la pièce est bien jouée. C'est un spectacle d'attente qui permettra à M. Rochard de monter avec soin sa prochaine pièce, *L'Anneau de Salomon*.

Nous avons eu cette semaine une revue-pantomime au Nouveau-Cirque. Auteurs : Surtac et Alévy. Cela a bien marché.

Le Cirque-d'Hiver nous a offert un *mimodrame* (!) et le Théâtre d'Application un *monomime* (!!). C'est encore de la pantomime.

La pantomimodrame a été représentée au Cirque-d'Hiver. Elle est militaire. Behazin en est le héros. Vous êtes fixés.

Le monomime pourrait s'appeler égale-

ment *monogeste*. Il s'agit d'une pantomime jouée par un seul artiste. C'est au Théâtre-d'Application que le cercle funambulesque nous a régales du mono... etc. en question.

Galipaux, auteur et acteur, y est extraordinaire. Il a une verve incroyable, et il donne à lui tout seul — et sans parler — *l'illusion des foutes!*

L'Écclésiaste, en nous disant : *Voilà soli!* n'avait pas prévu Galipaux.

J'en aurai fini avec la pantomime quand j'aurai constaté le succès de la reprise de *L'Enfant prodigue* aux Bouffes-Parisiens. La musique est un bijou, l'action étonnante, et les interprètes de premier ordre.

ALBIN VALARREGUE.

Notre excellent collaborateur a donné dans le dernier numéro l'analyse de la pièce qu'il vient de faire représenter aux Variétés. Ce qu'il n'a pu dire alors, puisque la première n'avait pas encore eu lieu, et ce qu'il ne peut dire aujourd'hui, pour des raisons de discrétion que tout le monde approuvera, c'est le grand succès que le *Premier mari de France* vient de remporter, succès constaté par la critique tout entière, aussi bien celle du lendemain que celle du lundi. On a ri, beaucoup ri, et comme les occasions de rire se font de plus en plus rares, le théâtre des Variétés, dont la troupe du reste est la meilleure des théâtres de genre, n'est pas près de changer son affiche.

N. D. L. R.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

L'élevage du mulet en France. — Un vétérinaire distingué, M. Lavalard, administrateur de la cavalerie à la Compagnie générale des omnibus de Paris, a fait récemment, à la Société d'agriculture, une intéressante communication relative à la dépréciation que l'élevage du mulet subit en ce moment en France, alors que les étrangers, notamment les Anglais et les Américains, s'accordaient naguère pour reconnaître la supériorité du mulet français.

Les chiffres suivants montrent d'ailleurs dans quelle proportion l'exportation de nos mules et mulets, qui allait toujours en augmentant jusqu'en 1888, tend à diminuer en ce moment :

	Exportation moyenne annuelle.
De 1827 à 1836.....	13.000 têtes.
De 1837 à 1856.....	17.000 —
En 1856.....	20.330 —
En 1888.....	22.175 —
En 1891.....	13.886 —

La diminution porte surtout sur les exportations en Espagne, qui, de 17,593 têtes en 1889, n'étaient plus que de 9,260 en 1891. Bien plus, ce sont maintenant les mulets espagnols, provenant des célèbres baudets d'Espagne et de la jument andalouse, qui sont presque exclusivement importés en Italie, aux dépens des mulets français.

Les Américains, eux aussi, ont amélioré l'élevage du mulet, et cet animal y a actuellement plus de valeur que le cheval de trait.

En Algérie, les colons font encore venir des mulets du Poitou, préférant ces derniers aux mulets algériens indigènes pour les transports et la culture intensive. Les mulets indigènes, plus petits, plus légers, d'une grande rusticité, sont plus estimés pour le service militaire.

En tout cas, les débouchés ne manqueraient pas si nos éleveurs voulaient soutenir la lutte contre la concurrence étrangère en choisissant toujours avec soin les reproducteurs, et surtout la jument, qui lui donne la taille. Le but actuel à atteindre est que le mulet soit de grande taille pour trotter facilement, surtout pour le service des tramways, qui sont appelés à en faire une grande consommation. Dans les villes américaines, et aussi à Londres, on voit en effet couramment des mulets

trainant de lourdes voitures à la même allure que les chevaux.

D'après M. Lavalard, ce qui a détourné jusqu'à présent nos Compagnies de tramways de faire l'essai des mulets et des mules, c'est le prix élevé demandé pour ces animaux, et c'est, aussi souvent, la forme défectueuse, l'encolure courte, le rein creux, le gros ventre, les extrémités empâtées de ces animaux.

Or tous ces défauts, qui déprécient nos mulets, viennent des juments communes qui sont généralement données au baudet, et c'est de ce côté que doit être attirée l'attention des éleveurs.

Un nouveau système de ventilation des habitations collectives, imaginé par un médecin militaire, M. Castaing, vient d'être expérimenté sur une large échelle dans nos casernes, où il a été très apprécié pour son efficacité et sa simplicité.

Le dispositif consiste essentiellement à remplacer les carreaux des parties supérieures des fenêtres par deux vitres séparées d'environ 1 centimètre dont l'une, extérieure, est trop courte par le bas, tandis que l'autre, intérieure, est trop courte par le haut, l'une et l'autre d'une longueur d'environ 4 cent. De cette façon, l'air du dehors pénètre par la partie inférieure du carreau externe, s'échauffe légèrement au contact du carreau interne le long duquel il monte, et s'écoule ensuite, sous forme d'une colonne brisée, et sans force, par l'ouverture située à la partie supérieure de ce carreau.

Ce système de doubles vitres à ouvertures contrariées n'a aucun des inconvénients qui ont été constatés avec l'emploi des carreaux perforés. Jamais les hommes qui en étaient le plus rapprochés n'ont reçu de douches d'air par les vents les plus froids et les plus violents; jamais une goutte d'eau n'a pénétré dans les chambres par les pluies les plus abondantes accompagnées des plus fortes bourrasques. Ces doubles vitres remplacent aussi avec avantage les toiles métalliques qui laissent passer trop d'air quand elles sont neuves, et n'en laissent bientôt plus passer du tout, à cause de la poussière qui ne tarde pas à en oblitérer toutes les ouvertures. Enfin ce système n'est nullement fragile, peut être en tous lieux installé sans frais par le premier venu, et nous paraît appelé à rendre de grands services à l'hygiène des habitations collectives.

La puissance militaire des Etats de l'Europe. — Voici, d'après un ouvrage dû à la plume du capitaine Molard, ancien professeur à l'École de Saint-Cyr, quels sont les effectifs actuellement utilisables en cas de mobilisation, par les diverses nations européennes :

France.....	2.500.000
Russie.....	2.451.000
Allemagne.....	2.417.000
Italie.....	1.514.000
Autriche-Hongrie.....	1.050.000
Turquie.....	700.000
Angleterre.....	342.000
Espagne.....	300.000
Suède et Norvège.....	270.000
Suisse.....	212.000
Roumanie.....	158.000
Belgique.....	128.000
Hollande.....	110.000
Serbie.....	80.000
Portugal.....	80.000
Bulgarie.....	70.000
Grèce.....	70.000
Danemark.....	61.000
Montenegro.....	55.000

Soit un total de 12,568,000 hommes.

Mais de nouvelles lois de recrutement sont en préparation, dans la plupart des pays, et lorsqu'elles auront produit leur plein effet, les effectifs étant doublés presque partout, l'Europe pourra mettre sur pied 22,864,000 hommes armés.

Avant la création de l'Empire d'Allemagne, l'Europe consacrait 3 milliards à ses préparatifs de guerre, et à l'entretien de

2 millions de soldats sur le pied de paix.

Aujourd'hui, l'ensemble de ses budgets militaires dépasse cinq milliards, et le total des effectifs des armées permanentes atteint le chiffre de trois millions et demi d'hommes.

Les Sociétés coopératives en Allemagne. — Il y a actuellement en Allemagne 8,418 sociétés coopératives, ainsi réparties :

	1 ^{er} Janvier 1891	1 ^{er} Janvier 1892
Sociétés de crédit.....	3.910	4.401
Sociétés industrielles.....	2.664	2.840
Sociétés de consommation.....	984	1.122
Sociétés de construction.....	50	55
	7.608	8.418

On ne possède de renseignements statistiques que sur 1076 des Sociétés de crédit. La somme totale des crédits accordés par ces Sociétés a été de 1,950,000,000 francs en 1891, soit 3,794 francs par sociétaire. En 1892, cette moyenne était de 4,071 francs.

Des 1,122 Sociétés de consommation, 302 seulement fournissent des documents. Nous y trouvons qu'elles comptent un total de 229,126 membres, soit 758 en moyenne par Société. La valeur moyenne des produits vendus par chaque société est de 262,000 francs. La quote-part de participation est en moyenne de 24 fr. 30. Un fond de réserve a été constitué, qui s'élève, pour les 302 sociétés, à 2,950,000 francs, soit à 12 fr. 90 par sociétaire.

La langue française au Canada. — On sait qu'au Canada la langue française et la langue anglaise sont parlées et officiellement reconnues. En 1881, la population de langue française comptait 1,294,304 personnes, et celle de langue anglaise, 3,099,575. Dix années après, la première avait augmenté de 120,786 unités, soit près de 10 0/0, et la seconde de 285,846 unités, soit environ de 9 0/0. Actuellement, la langue française est donc parlée au Canada par 1,415,000 individus, tandis que la langue anglaise y est parlée par 3,385,421. On voit que la lutte, très vive d'ailleurs, entre les deux idiomes, se poursuit jusqu'à présent avec des chances égales.

L'emploi des microbes à la guerre. — Jusqu'à présent, aucune nation civilisée n'avait songé à utiliser les microbes dans l'art de la guerre. Ce procédé est cependant employé, inconsciemment il est vrai, par les naturels des Nouvelles-Hébrides, des îles Santa-Cruz et des îles Salomon. Ces sauvages ont en effet l'habitude d'empoisonner leurs flèches en les trempant simplement dans la vase des marais, puis en les laissant sécher au soleil. Or un médecin de notre marine, M. Le Dantec, qui a expérimenté ces flèches empoisonnées, a constaté que les animaux qui en subissaient les blessures mouraient soit de tétanos, soit de septicémie, et il a pu constater la présence, dans la terre desséchée adhérente aux pointes des flèches, du microbe du tétanos et du vibron septique. Quand la dessiccation au soleil a été trop prolongée, le vibron septique meurt, et le bacille du tétanos persiste seul.

Il s'agit donc, non de flèches empoisonnées, mais bien de flèches infectées méthodiquement, et dans ces conditions il est possible, par le lavage antiseptique des blessures, d'en éviter les mortelles complications.

C'est précisément pour éviter ces infections microbiennes des blessures que l'on prend soin, depuis quelque temps, dans les duels à l'arme blanche, de stériliser les pointes des épées en les plongeant dans une solution antiseptique.

L'alcoolisme se répand dans le sexe aimable, en Angleterre, avec une rapidité surprenante. Tandis qu'en 1878, le nombre des femmes arrêtées pour ivresse n'y était que de 5,673, en 1881 le même délit était



LES NOUVEAUX CARDINAUX

Judi dernier, deux nouveaux cardinaux, Mgr Meignan, archevêque de Tours, et Mgr Thomas, archevêque de Rouen, ont reçu des mains de M. le président de la République la barrette cardinalice.

Cette cérémonie a été précédée d'une autre formalité moins connue du public et que nous reproduisons dans notre dessin de première page.

Dans la chapelle privée de l'hôtel de la Nonciature, le nonce apostolique Mgr Ferrata recevait mercredi soir le serment des nouveaux élus.

La formule de ce serment, envoyée directement de Rome, a été lue à voix haute tour à tour par chacun des nouveaux cardinaux, en présence du nonce, et la main droite étendue sur l'évangile. Par ce serment, formulé en latin, ils s'engagent à être fidèles au souverain pontife, à défendre les privilèges de l'église romaine et l'intégrité du patrimoine temporel de saint Pierre, à la stricte observance de tous les rites inhérents à leur nouvelle dignité.

Deux ambassadeurs venus de Rome exprès, et qui étaient cette fois Mgr Tarnassi pour l'archevêque de Rouen et Mgr Procaccini pour celui de Tours, assistent à la cérémonie et remportent ensuite les documents qui sont conservés dans les archives des cérémonies au Vatican.

La cour de Rome avait envoyé en même temps pour porter la nouvelle, deux courtiers extraordinaires, le comte Caterini et le comte della Porta, qui, revêtus du grand uniforme des gardes nobles, montent une garde d'honneur pendant le serment.

A la cérémonie étaient présents en outre Mgr Locatelli, auditeur de la nonciature, le secrétaire du nonce, Mgr Peri Morosini, et quelques invités.

LA BÉNÉDICTION DES AGNEAUX

Parmi les cérémonies les plus caractéristiques que l'on célèbre au Vatican, une fois par an, il faut citer celle de la bénédiction des agneaux dont la laine doit servir à tisser le *pallium*, destiné aux archevêques. Chaque année, le 21 janvier, jour de Sainte-Agnès, le pape, assis sur son trône et entouré de deux personnages de sa cour, reçoit deux chanoines de la basilique de Saint-Jean de Latran qui lui présentent deux petits agneaux blancs vivants et enrubannés. Le pape les bénit et les fait confier ensuite aux religieuses du couvent de Saint-Agnès qui sont chargées depuis un temps immémorial de les élever et d'en recueillir la laine qui doit servir à la confection du *pallium*. Telle est la scène, curieuse et touchante à la fois, que reproduit notre gravure.

Mais qu'est-ce que le *pallium*? Cet insigne est spécialement celui des archevêques qui le reçoivent à leur entrée en charge. C'est toujours un présent du Saint-Siège.

Le *pallium* était originairement un manteau placé sur les autres vêtements; mais, par suite de réductions successives, il ne reste de ce manteau archiepiscopal que la bordure, une sorte de collier très ouvert, reposant sur les épaules et formé d'une bande de laine blanche, marquée de croix noires. La même bande se prolonge en deux pendants fort courts, l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos. Cette traine de laine unie ne comporte aucune ornementation, ni broderies ni pierreries. Elle rappelle par la simplicité les premiers jours de l'Eglise. Il n'entre dans sa texture que de la laine et cette laine est sanctifiée dès son origine par les bénédictions pontificales.

LES NOUVELLES EAUX DE SOURCE DE PARIS

L'alimentation de Paris, en raison de l'augmentation de sa population, a nécessité, on le sait, des travaux récents d'une grande importance. De 1881 à 1884, 635 sources ont été visitées et jaugées dans un large rayon autour de la capitale et des travaux de captation et d'adduction ont été entrepris. Les sources captées, en ce

moment, forment deux groupes: la source du Breuil, dans l'Eure, et les sources de la Vigne, petit affluent de l'Avre, dans le département d'Eure-et-Loir. La source du Breuil se fait jour dans la vallée même de l'Avre: un aqueduc de 1,400 mètres de longueur en amène les eaux jusqu'au débouché de la vallée de la Vigne où elles rencontrent les eaux du deuxième groupe amenées par un aqueduc de dérivation fluvial qui amènera à Paris 1,280 litres d'excellente eau de source par seconde.

Le grand aqueduc est presque entièrement en tranchée et en souterrain; il n'y a que 1,300 mètres seulement sur arènes découvertes dans la totalité de ce bon travail.

Les réservoirs dans lesquels l'eau sera emmagasinée aux abords de Paris ont été placés à Saint-Cloud sur le versant nord du coteau de Montretout, dans la grande plaine qui le sépare du Mont-Valérien, au lieu dit « les Villarmains ». Leur capacité a été fixée à 300,000 mètres cubes répartis en 3 compartiments: le premier compartiment, dont notre dessin représente les travaux, est presque terminé à l'heure actuelle. Les dispositions adoptées rappellent celles du réservoir de Ménilmontant. Des piliers en maçonnerie supportent les voûtes en berceau très surbaissées qui constituent la couverture du compartiment; le fond, soigneusement drainé pour éviter les infiltrations, repose sur les marines du gypse. Les voûtes ont été étudiées en vue de créer plusieurs groupes de réserve d'eau indépendants les uns des autres de façon à pouvoir localiser tout accident qui se produirait dans la construction sans arrêter pour cela le service de distribution de l'eau à la capitale. Ce travail fait honneur à M. Renaud, ingénieur ordinaire des eaux et canaux, qui l'a dirigé; il est tout à la fois puissant et d'une légèreté remarquable.

L'adduction des eaux de la Vigne vaudra satisfaction aux besoins en eau de la source actuels de la population parisienne. La dérivation des sources du Loing et du Lunain, votée par le conseil municipal, viendra bientôt compléter le programme général d'alimentation établi dès 1881.

LES HAUTES MAISONS DE CHICAGO

Une véritable révolution architecturale s'est accomplie à Chicago à la suite du grand incendie qui a détruit tous les quartiers commerciaux de cette ville.

A la place des maisons brûlées, qui n'offraient rien de particulier, avec leurs cinq, six ou sept étages d'élévation au maximum, on a construit de véritables monuments, de dimensions colossales, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-deux étages.

Nos gravures montrent l'aspect nouveau et curieux de ce coin d'une ville qui tient décidément — l'Exposition dont elle va être le siège et dont l'*Illustration* a publié des vues le prouve — à faire grand.

Décrivons quelques-uns de ces édifices. C'est d'abord le *Temple maçonnique*, qui est considéré par les gens du métier comme une merveille du genre. Il a 22 étages d'une symétrie parfaite et, lorsque les lanternes électriques, ornant les pignons qui surmontent sa toiture, sont allumées, d'en bas on aperçoit, paraît-il, leurs lumières comme des points perdus parmi les étoiles du ciel.

Voici maintenant le *bâtiment de tempérance de l'Union des femmes chrétiennes*, plus connu sous le nom de *Temple de la femme*. Il a été construit grâce à des cotisations particulières infinies, mais innombrables, venues de tous les côtés des États-Unis. Il a 11 étages, et est si proportionné dans son ensemble, qu'on s'aperçoit à peine de son énormité.

L'*Opéra allemand*, ou *Théâtre de Schiller*, mérite aussi d'être cité avec ses 18 étages, ainsi que l'*Hôtel du Nord*. Signalons encore dans la rue Adams la maison Owing à 11 étages et une série de maisons qui en ont 18, appelées le *Manhattan Block*. Elles appartiennent à une compagnie immobilière qui a entrepris de généraliser ce genre de construction.

Chose bien curieuse à signaler: au fur et à mesure que les maisons du *Manhattan Block* s'élevaient, leurs étages se louaient, et étaient immédiatement occupés par des locataires, pour la plupart commerçants, au-dessus desquels on travaillait jour et nuit.

L'intérieur de la chambre de commerce nous montre la disposition et la structure

des maisons dont nous venons de parler. Un vaste hall autour duquel courent des galeries. Sur ces galeries s'ouvrent les appartements. Le tout en fer et pierre, en fer surtout, éclairé à l'électricité.

Des ascenseurs, bien entendu, placés aux quatre angles de la bâtisse, donnent accès aux étages; et, à ce propos, coupons court à une légende d'après laquelle ces ascenseurs transporteraient les voitures tout attelées qui, après avoir déposé leurs voyageurs à la porte même de leur appartement, continueraient leur ascension vers l'écurie située au dernier étage, sous les toits. Nous n'en sommes par encore là, même à Chicago.

M. ERNEST L'ÉPINE

Le nom de M. Ernest L'Épine, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, ne dira rien probablement à la généralité de nos lecteurs. Il en est autrement de celui de Quatrelles, sous lequel il a écrit tant de petites œuvres délicates et fines.

Né à Paris en 1826, M. L'Épine s'était occupé dans sa jeunesse de peinture et de musique. Il entra ensuite dans l'administration des postes, puis devint secrétaire du duc de Morny.



M. L'ÉPINE (QUATRELLES)

Phot. Mendelssohns.

Comme littérateur, il laisse une œuvre considérable et qui ne compte pas moins d'une cinquantaine de volumes. Avec la collaboration d'Alphonse Daudet, son camarade d'enfance, il a donné d'abord un certain nombre de pièces de théâtre qui ont obtenu un vif succès. Plus tard, il publia dans la *Vie parisienne* une série d'articles très malicieusement et très fins qui le mirent hors de pair. *La Vie à grand orchestre*, *le Voyage autour du grand monde*, *le Guide du parfait causeur*, datent de cette époque. Plus tard encore Quatrelles se lança dans un nouveau genre, où il n'obtint pas un moindre succès: il publia plusieurs livres pour les enfants: *le Capitaine Castagnette*, *la Légende de Croquemitaine*, *la Vierge de Munster*, etc., dont les titres sont restés populaires dans toute la jeune génération.

L'Académie française a couronné un de ses nombreux romans, *les Lettres à une honnête femme*.

Quatrelles était officier de la Légion d'honneur.

LES LIVRES NOUVEAUX

Œuvres de lord Byron (le Giaour, la Fiancée d'Abydos, le Corsaire, Lara). Traduction nouvelle de Daniel Lesneur. Petite Bibliothèque littéraire, un vol. in-12, 6 fr. (Lemerre).

L'année scientifique et industrielle, 36^e année, 1892, par Louis Figuier. In-16, 3 fr. 50 (Hachette).

Les Boule, par Henry Havard, dans la collection des « Artistes célèbres ». In-19, illustré de 40 gravures, broché, 4 fr. Librairie de l'art).

Code des Falsifications agricoles, industrielles et commerciales, manipulations, permissives et sophistications, lois, décrets, ordonnances, etc., avec commentaires par J. Desclozeaux, avocat à la cour. In-18, 6 fr. (Plon).

Annuaire des commerçants de Smyrne et de l'Asie Mineure, publié par Joseph Nalpas et Jacob de Andria. Première année: 10 fr. (En vente à Smyrne).

Les grands Écrivains de la France, nouvelle édition publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut. J. de la Fontaine, tome XI, 2 vol. in-8^e. (Hachette et C^o).

Théâtre complet d'Octave Feuillet, t. II, contenant: Le Cheveu Blanc, la Tentation, Rédemption, Montjoie. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Les Cent lettres de commerce (Français, Espagnol, Anglais), par Ernest Benjamin. 2 fr. (Paul Ollendorff).

Heures d'histoire, par le vicomte E. Melchior de Vogüé, de l'Académie française. In-18, 3 fr. 50 (Armand Colin).

Poésies anglaises (Randolph Churchill, Joseph Chamberlain, John Morley, Parnell), par Augustin Filon. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Joie perdue, par Gonzague Privat. Préface d'Alphonse Daudet. In-18, 3 fr. 50 (Dentu).

La Mascarade, par Jean Rameau. In-18, 3 fr. 50 (Paul Ollendorff).

Deuil de Fils, par Arthur Chasseriau, préface de Pierre Loti, de l'Académie française. In-18, 3 fr. 50 (Paul Ollendorff).

Lysistrata, comédie en quatre actes en prose, par Maurice Donnay. In-18, 3 fr. 50 (Ollendorff).

Iticæles, comédie en un acte, par Henri Dreyfus. In-18, 1 fr. (Ollendorff).

La Russie militaire et la Guerre européenne, par Ibancé Marin, traduit de l'espagnol par Barthe. In-18, 3 fr. (H. Jouve).

Annuaire illustré de l'armée française pour 1893, par Roger de Beauvoir, 5^e année, in-4^e, 1 fr. 50 (Plon).

Tableaux historiques illustrés des régiments de l'armée française, chaque tableau, 10 centimes (A. Colin).

Tante Soujou, par Gyp. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Les Dessous de l'Histoire, par le comte A. de Saint-Aulaire. Prix: 3 fr. 50 (Calmann Lévy).

Quatre récits, quatre petits romans plutôt, de tons divers, écrits dans une langue rapide et innée: rien de plus dramatique et de plus émouvant que le premier, une sombre histoire de conspiration et d'amour, qui justifie le titre de l'ouvrage; rien de plus héroïque que le second, un morceau d'épopée, une sanglante tuerie, avec de fraîches échappées d'idylle. Tout ce volume est d'une lecture attrayante et nous ne pouvons que le recommander chaudement.

Un royaume polynésien (iles Havai), par G. Sauvin, avec une carte spéciale de l'archipel d'Havai. 1 vol. in-8^e, 3 fr. 50 (Plon).

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cet ouvrage qui arrive si bien à son heure et auquel les événements d'Honolulu donnent une si immédiate actualité. Ils y trouveront les renseignements les plus précis et les plus curieux sur ce pays où il y a tant à faire pour nous et qui nous est si peu connu.

Répertoire détaillé des tapisseries des Gobelins exécutées de 1662 à 1892, par E. Gerspach, administrateur de la manufacture. Prix, 25 fr. (envoi franco).

Ce livre manquait aux érudits et aux amateurs. M. Gerspach avait qualité pour l'entreprendre. L'auteur a établi, au moyen de documents officiels, le titre exact et le nombre des répliques de chaque pièce, ainsi que les noms des peintres auteurs des modèles et ceux des chefs d'ateliers entrepreneurs qui ont fabriqué et signé les tapisseries. L'ouvrage est complété par un précis historique, des commentaires, une note sur les tapisseries pour meubles, les fac-simile des signatures relevées sur les tapisseries, et des renseignements sur les ouvrages inexactement attribués aux Gobelins.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC, 13, rue Saint-Georges.

LE BAL DU MARQUIS, par Henriot.



Les cambrioleurs adoptent tous les trucs pour arriver à leurs fins. L'histoire d'hier évoque les plus beaux jours de Cartouche. Inutile d'ajouter que les coupables ne sont pas pincés. Voici :



Le marquis de Castel-Cailoux donnait hier une soirée masquée dans son somptueux hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Le masque était de rigueur. Vers dix heures, la foule était déjà considérable.



Quand arrivent des clowns musiciens et équilibristes qui provoquent la curiosité générale. Ils parlaient malgré. Personne ne pouvait les reconnaître.



Ils avaient d'ailleurs poussé l'originalité jusqu'à venir en voiture de déménagement.



— Mais l'amaquis... il voulait jouer une saynète... Vous nous conduisez dans chambre à coucher, pour papa décor.



Ordre est donné aux domestiques de mettre l'hôtel à la disposition des nobles seigneurs...



Aussitôt, dans les appartements, le dépouillement commence: les objets filent rapidement par la croisée. Le coffre-fort contenant un million est descélé.



La salle à manger, et la chambre à coucher de la marquise passent dans la voiture qui part au trot.



Enfin, les clowns rentrent... Tout est prêt. Ils font le tour des salons, pour interviewer les poches des assistants, font placer les chaises, recommandent le silence et disparaissent.



Ils s'éclipsent d'ailleurs très facilement et emportent toutes les fourrures du vestiaire. Cependant les invités s'impatientent... — Commencez ! commencez !



Ce n'est que trois quarts d'heure après le départ des cambrioleurs que le marquis s'aperçoit du vol...



Le signalement des clowns a été immédiatement adressé au préfet de police qui se propose de faire faire de nombreuses arrestations au bal de l'Opéra.

CORS AUX PIEDS CORICIDE RUSSE
PH^o CENTRALE 1^{er} Montmartre
Flac. 2 fr. — 1/2 flac. 1 fr. 20

La GAZETTE des BEAUX-ARTS
COURRIER EUROPÉEN
DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ
(FONDÉE EN 1850)

Texte par les écrivains spéciaux les plus renommés. — Gravures hors texte au burin, à l'eau-forte, en couleurs; gravures dans le texte.

PROVINCE.. Un an, 64 fr. — Six mois, 32 fr.
ÉTRANGER.. Un an, 68 fr. — Six mois, 34 fr.
Numéro spécimen : 5 francs
PARIS — 8, rue Favart — PARIS

DARBO APPAREILS D'HYGIÈNE
MÉDECINE, CHIRURGIE
86, Passage Choiseul, Paris.

DEPOT à MARSEILLE 26, rue Noailles.
PARIS, — 64, RUE DE TURENNE, 64, — PARIS
Orfèvrerie de table
ARTICLES DE TOILETTE
Médaille d'Or, Paris 1889
Catalogue contre l'envoi

NICKEL PUR
FABRICATION FRANÇAISE

DEPOT à BORDEAUX 48, rue Sainte-Catherine.
PARIS
Batterie de cuisine
ARTICLES DE MÉNAGE
Médaille d'Or, Paris 1889
de 45 cent. en timbres-postes.

ARGENT de SUITE sur toutes Garanties Mobilières et Immobilières. SUCCESSIONS PRETS ACHAT
ouvertes. USUFRUITS, NU-PROPRIÉTÉS, CAUTIONNEMENTS, etc.
DE ROUVILLE, 55, Rue de Châteaudun, 55, PARIS.

BISCUITS OLIBET
SORTES RECOMMANDÉES
Feuilletés | Gaufrettes vanille | Petit Beurre
Fauvettes | Kremlin | Pervenche
Exiger le nom "OLIBET"

GRAND PRIX SAVON à l'IXORA
NOTOIREMENT SUPÉRIEUR
A TOUS LES AUTRES SAVONS
ED. PINAUD 1881
37, B^o de Strasbourg, PARIS

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^{fr} 50 le Pot franco Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE
LEIBIG
INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

MOYEN rend^{re} inviolables enveloppes ordinaires
Envoy. 2 fr. LAGLACE, r. Omer, Lyon.

NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS
S'emploie sans brosser ni frotter. V. BRILLET, 37, r. Beaurepaire, Paris

NOUVEAU PARFUM ANGLAIS.

GRAB APPLE BLOSSOMS
(Flour du Pommier Sauvage.)
En vente AU CARNAVAL DE VENISE, et dans les principaux magasins.

INVIGORATING LAVENDER SALTS.
Sels de Lavande Fortifiants.
Une préparation exquise appréciée partout pour ses délicieuses propriétés rafraîchissantes.
Vente Annuelle 500,000 flacons.
CROWN PERFUMERY CO.,
177, NEW BOND STREET, LONDRES.
Vente en gros à Paris—L. FÉRET, 30 & 32, rue Richer. (Déposé)

LA SCIENCE AMUSANTE

PROBLÈME DE DOMINOS

Les dominos nous ont déjà servi à la démonstration d'un problème de géométrie; aujourd'hui, c'est à la recherche d'un problème géographique que nous allons les employer.

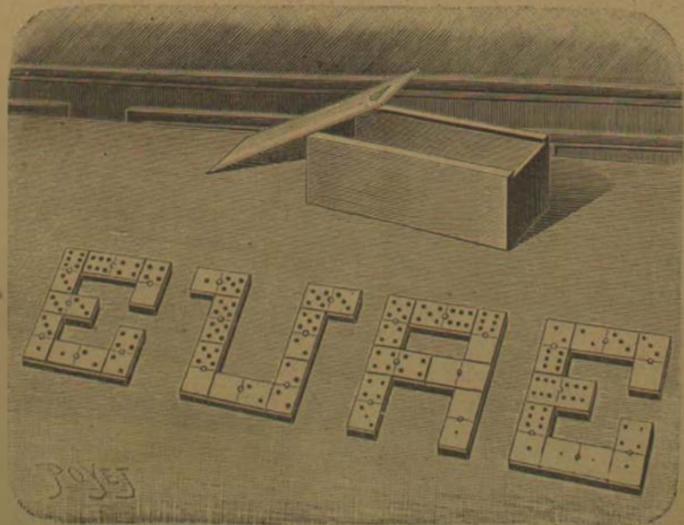
Comme la solution en est indiquée sur notre dessin, il me suffira de donner l'énoncé du problème dans lequel trois conditions sont imposées :

Avec les 28 dominos, écrire le nom d'un département français, en observant que :

1^o chaque lettre doit comprendre le même nombre de dominos;

2^o les dominos seront, dans chaque lettre, placés les uns à la suite des autres suivant la règle du jeu;

3^o dans chaque lettre, la somme des points doit être la même.



Habitants de l'Eure, réjouissez-vous! Votre département est celui dont le nom répond à ces trois conditions du problème :

1^o chacune de ses 4 lettres est formée par 7 dominos;

2^o la règle du jeu, dans le tracé des lettres, est rigoureusement observée;

3^o enfin, et c'était la condition la plus dure, dans chacune de ces lettres, la somme des points est égale à 42, chiffre égal au quart des 168 points dont se composent les 28 dés du jeu de dominos.

TOM TIT.

LA SCIENCE AMUSANTE

Par TOM TIT
(1^{re} et 2^e séries)

Chaque volume se vend séparément.
Broché : 3 fr.; relié : 4 fr.; tr. dorées : 4 fr. 50.
Librairie Larousse, 17, rue Montparnasse et chez tous les libraires.

La reproduction des articles et gravures de la SCIENCE AMUSANTE est rigoureusement interdite

MENU

Potage à la tortue.
Bouchées aux cravettes.
Barbue sauce hollandaise.
Aloyau sur chicorée.
Tête de veau financière.
Quartier d'agneau aux pointes d'asperges.
Canetons rôtis.
Mayonnaise de homard.
Padding de cabinet.
Un verre de **Bénédictine**.

Le **JAHN COLEMAN**, marque **GENUINE**, est le meilleur. — Exiger la marque.

BEURRES. — Laiterie de Corneux Gray (Haute-Saône). — Envoi par colis postaux.

BIÈRE FANTA, 6, rue Guyot, PARIS.

MAISONS RECOMMANDÉES

Achat de Livres et de Bibliothèques
A. TABIDE, Libraire, 18-20, boulevard St-Denis, Paris.

Agence p^r Inst^{es}, Gouv^{es} franç^{es} et étrang^{es}.
M^{lle} DESAUSOY, 3 bis, r. d'Athènes. M^{me} de confiance.

Ameublement (broderies p^r) Ouvrages de dames
M^{me} CUCHET, 3, rue d'Aboukir, Paris.

Appareils herniaires et orthopédiques.
DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ^r. Catal. f^o

Art de peinture et fourat^{es} photographiques.
M^{me} ARVIN, Boulevard des Capucines, 55, r. d. P^{er} Chamoss, Paris.

Articles de voyage
BAZAR DU VOYAGE, 3, avenue de l'Opéra, Paris.

Bégaiement et défauts de prononciation
Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo 82, Paris.

Billards et Billards-Tables.
BLANCHET-GUERET, 53, r. de Lanery, bandes am^{es}.

Boîtes et dragées pour baptêmes
JACQUIN FRÈRES, 12, rue Pernelle, Paris.

Broderies d'église. Ouvrages de dames.
P^{er} Couvents, les D^{es} TRIGOUTET, L^{er} de la Monnaie.

DEUIL A St-ROCH, 197, rue St-Honore. DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix mod^{er} s.

IRIS de FLORENCE VÉRITABLE.
21, rue des Lombards, Paris.

Jeux et Jouets, Cotillon
CHAUFOUT, Au bonheur des Enfants, 43, boulevard Malesherbes.

LESSIVE-IRIS CHEZ TOUS LES ÉPICIERS
G. CAMUS, 44, av. du Maine.

Migraines et névralgies
PAULLINIA FOURNIER, 56, rue d'Anjou.

Orfèvrerie de table.
P. CANAUX et C^o, 20, boulevard Malesherbes.

Photographie (Comptoir général de)
F.-M. RICHARD, 57, rue Saint-Roch, 51, PARIS.

Rolieurs.
MAGNIER (Ch.) et ses fils, rue de l'Estimable, 5 et 7.

Tapisseries, Etoffes et Meubles anciens
RAYE, 13, rue Laflitte, premier étage, Paris.

Thés.
C^{ie} Anglaise, 23, place Vendôme. Env. f^o un kilog.

Trousses, sacs et mallettes de voyage
10, rue Charlot, Paris
P. SORMANI, CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41^e année)
Acéder de suite **PORCELAINES** et
joli magasin de **Cristaux**
(Bastille). Situat. admirab. Magas. superbe et logem.
en 2 pièces. Bénéf. 4,000 fr. Px. 6,000 fr. (Occasion).

24,000 fr. de bénéfices par an.
Prix 25,000 fr. Maison de 1^{er} ordre
BOULANGERIE 20 ans d'existence.
Situat. superb. pouv. conven. à tout autre commerce.
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41^e année)

Pour extension **30,000** en commandite sont
à ses affaires demandés p^r notable
commerçant (aliment.) Mais. fond. dep. 1/2 siècle. Aff.
act. 80,000. Int. 5% et part imp. s^r bénéf. Placem. sûr
et avantag. Banque PETITJEAN, 12, r. Montmartre.

Le **Livret-Chaix continental** renferme les
services de toute l'Europe et un guide sommaire
indiquant les curiosités à voir dans les princi-
pales villes :

1^{er} vol. Services français, avec cartes des che-
mins de fer de la France et de l'Algérie; prix :
1 fr. 50.

2^e vol. Services franco-internationaux et étran-
gers, avec carte générale des chemins de fer du
Continent. Prix : 2 fr. Se trouvent dans toutes
les gares, et à la **Librairie Chaix**, rue Bergère,
Paris.

LIRE AU LIT
AVEC LA
VEILLEUSE-PHARE
J. DECOUDUN, 8, rue Saint-Quentin, PARIS.

en métal nickelé, lentille
optique articulée, pro-
jecte une lumière égale
à 3 bougies pour 3 cent.
d'huile par nuit. Envoyé
avec mèches pour 6 mois
contre mandat-poste.
Paris... 10 fr. 65
Province... 11 fr. 90

Est **LE ROI** K Sans aucune notion DE LA Photographie TOUT LE MONDE peut s'en servir avec Succès

DES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

KODAK

Permet de faire usage des Plaques et de PELLICULES TRANSPARENTES

Plaques IMPÉRIALES PLAQUES OPALES Papier "SOLIO"

FOURNITURES GÉNÉRALES pour la PHOTOGRAPHIE
EASTMAN PHOTOGRAPHIC M^{rs} C^o L^{td}
4, Place Vendôme, PARIS.
Nouveau Catalogue gratis : franco sur deman^{de}

OFFRES ET DEMANDES
De **VOLUMES** et de **NUMÉROS** de **L'ILLUSTRATION**

Les numéros de *L'Illustration* étant presque toujours épuisés quelques jours après leur apparition, nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes de réassortiment qui nous sont adressées. Dans le but d'être agréables à nos lecteurs, nous publions ces demandes, ainsi que les offres d'anciens numéros et volumes, dans le tableau ci-dessous. Ces insertions sont entièrement gratuites, mais nous ne pouvons nous faire les intermédiaires entre les offres et les demandes et nous prions les intéressés de correspondre directement entre eux.

- On demande :**
- ANNÉES** 1865 jusqu'au 30 juin 1889. — M. S. RUSCOVICH, à Alexandrie (Egypte).
 - ANNÉES** 1890 et 1892.
 - VOLUME** 2^e sem. 1891. — M. BARDRON, greffier de la Justice de Paix, à Allègre (Haute-Loire).
 - NUMÉROS** 2056 et 2057. — M. DELIMOY (Hôtel Delimoy), à Dinant (Belgique).
 - NUMÉROS** 2293 et 2336. — M. PIERÇON, Hôtel et Café de France, à Longuyon (Meurthe-et-Moselle).
 - NUMÉRO** du 28 novembre 1891. — M^{me} DESPAIGNE, 1, r. de Villorsexel, à Paris.
 - NUMÉRO** du 48 mai 1889. — M. LACROIX, rue Clémence-Isaure, à Toulouse.

TITRES et TABLES 1^{er} semestre 1886 et 1^{er} semestre 1888. — M. A. DAUCHEZ, 49, rue de Lisbonne, Paris.

- On offre :**
- NUMÉROS** 2402 à 2433 sauf les numéros 2444 et 2446. — M. HOFF, 148, rue de Flandre, Paris.
 - NUMÉROS** 2425, 2471, 2492 à 2496.
 - ANNÉE** 1892. — M. LADRÉE, à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne).
 - NUMÉROS** 2544, 2543, 2546, 2547.
 - ANNÉE** 1892. — M. ED. CAPILLERY, rue de la Fontaine, 8, à Nîmes.
 - ANNÉE** 1890. — M. CHERIGNÉ, capitaine au 145^e, à Maubeuge.
 - ANNÉES** 1885 à 1892. — M. A. M., rue Fournarié, 6, à Montpellier.
 - ANNÉES** 1889 à 1892. — M^{me} DELMAS, route de Tonneins, à Villeneuve-sur-Lot.
 - ANNÉES** 1850, 1854 à 1892. — M. PICARD, ancien juge de paix à Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher).

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS

52^e ANNÉE **JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE** 52^e ANNÉE

Fondé en 1837, par Alexandre BIXIO
Rédacteur en chef : Édouard LECOUTEUX

Propriétaire-Agriculteur, professeur d'Agriculture au Conservatoire des Arts et Métiers, Professeur d'économie rurale à l'Institut national agronomique.

Le plus ancien et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Parait toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et 12 planches coloriées d'après des aquarelles d'Ol. de Penne représentant les meilleurs types des espèces chevaline, bovine, et porcine, et les animaux de basse-cour les plus remarquables.

Pour la France et l'Union postale. Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50. — Pour tous les autres pays : Un an, 25 francs.

Un numéro spécimen avec planche coloriée sera adressé à toute personne qui en fera la demande, accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

NOS PROCHAINS ROMANS

L'ILLUSTRATION publiera dans le courant de l'année :

LA TERREUR

Grand roman inédit, par **VICTORIEN SARDOU**, de l'Académie Française.

SOUTIEN DE FAMILLE

Grand roman inédit, par **ALPHONSE DAUDET**.